This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

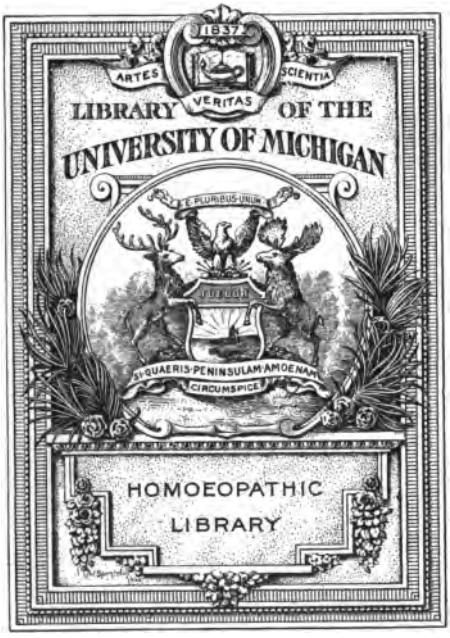
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
HOMOEOPATHIC
LIBRARY

EXPOSÉ
DE LA RÉFORME
DE
L'ART MÉDICAL,

ENTREPRISE EN ALLEMAGNE PAR LE DOCTEUR ET CONSEILLER

SAMUEL HAHNEMANN;

SERVANT

D'INTRODUCTION A UN OUVRAGE DE CE MÉDECIN

DONT

on vient de publier la traduction sous le titre:

ORGANON DE L'ART DE GUÉRIR.

PAR

E. G. DE BRUNNOW,

traducteur de l'Organon.

A DRESDE,

aux frais de l'auteur.

1824.

ZYGMUNT OZARNECKI.

25 Jan. 12-R.B.A.

Préface.

Le présent Exposé se trouve en tête de ma traduction de l'Organon de l'art de guérir du Docteur *Samuel Hahnemann*, ouvrage fondamental de sa méthode curative. Cet Exposé contient un abrégé de l'histoire de la nouvelle doctrine ainsi qu'un aperçu de ses principes fondamentaux. Désirant répandre autant que possible la connaissance du dit ouvrage, il m'a paru convenable de faire une édition séparée de ce petit traité qui présente au public le vrai point de vue

pour juger de l'objet en question, et qui l'excitera, comme je l'espère, à se familiariser avec le livre intéressant dont il forme la traduction.

De tous les biens de cette vie la santé est le plus précieux, car elle forme la base de notre bien-être physique et moral. L'homme a été créé pour jouir de la plénitude de ses forces corporelles et spirituelles, afin qu'il contribue par son activité et son énergie, autant qu'il est possible, à son propre bonheur et à celui des autres; afin qu'il dirige toujours ses facultés vers un plus haut degré de perfection, et qu'il s'approche ainsi de plus en plus de l'être suprême, source éternelle du bien et de la félicité. Mais ce n'est que de l'heureuse harmonie de toutes les parties du corps, ce n'est que du jeu libre et facile de tous ses organes, que provient ce sentiment de vigueur et de courage, nécessaire pour exciter l'homme à remplir sa haute destinée, et pour le rendre susceptible en même temps de tous les plaisirs et de tous les charmes de la vie.

C'est pourtant la santé, ce don inestimable du ciel, qui est exposée aux plus fréquentes et aux plus violentes attaques. L'influence des saisons, les épi-

démies contagieuses, les travaux immodérés du corps ou de l'esprit, les chagrins, les passions, enfin une foule d'accidens imprévus et inévitables sont autant d'ennemis qui sans cesse nous menacent de sa perte.

De tous temps les hommes ont donc cherché à inventer un art, qui les mît en état de détruire ces altérations pernicieuses de leur organisme, nommées maladies, et de rétablir la santé troublée. Voilà ce qui a donné origine à la médecine et ce qui en fit l'objet de la vénération de tous les peuples. Ce fut sur-tout dans les derniers siècles que les diverses parties de l'art médical, ainsi que ses sciences auxiliaires, furent cultivées avec beaucoup de zèle, et que nombre de beaux génies chez presque toutes les nations de l'Europe s'y distinguèrent. L'histoire naturelle, la physique, la chymie, la botanique, la physiologie et l'anatomie furent enrichies des découvertes les plus intéressantes et firent les progrès les plus étonnans.

Mais tandis que ces sciences auxiliaires ou secondaires de la médecine s'élançaient d'un degré de perfection à l'autre, les doctrines proprement médicales: la pathologie, ou la connaissance des maladies, la matière médicale, ou la connaissance des vertus des médicamens, et la thérapeutique, ou la connaissance des principes d'après lesquels il faut appliquer les médicamens aux maladies, ces trois doctrines constitutives de l'art de guérir n'atteignirent pas la certitude et la précision nécessaire, pour devenir en effet ce qu'elles promettaient d'être. Il est vrai qu'il n'a guère manqué d'écrivains célèbres qui se sont distingués dans l'une ou l'autre de ces branches de la médecine. La littérature Fran-

çaise, Allemande, Anglaise, Italienne etc., sont pleines d'ouvrages contenant des systèmes des maladies en général ou des observations précieuses sur telle ou telle espèce de maladie en particulier. Il est vrai de même, que l'on a recueilli en ordre systématique les expériences faites en divers temps sur les effets des médicamens, et que l'on est parvenu à trouver des rèmedes spécifiques contre certaines maladies. Il est vrai enfin, que de tout temps les médecins ont guéri heureusement quantité de maux, qui, sans leurs secours, auraient entraîné la mort ou de bien plus longues et bien plus douloureuses souffrances. — Mais d'un autre côté on ne saurait nier, que dans tous les siècles, à commencer du temps d'*Hippocrate* jusqu'à nos jours, les dites sciences n'aient offert le champ le plus vaste aux hypothèses et aux conjectures. On n'a qu'à lire les ouvrages qui traitent de l'histoire de la médecine, pour se convaincre de la vérité de cette assertion. Les théories les plus variées et les plus hétérogènes sur l'essence des maladies et sur la manière de les guérir, se sont succédées tour à tour ou ont régné simultanément, et presque chacune d'elles a eu des partisans qui formaient une secte médicale particulière et lançaient l'anathème contre les écoles dissidentes. Mais où est donc la vérité dans cette multiplicité et cette contradiction des vues et des principes? Il sera difficile de trouver quatre médecins qui soient d'accord sur le traitement d'une même maladie grave; chacun lui attribuera d'autres causes, chacun en tirera des prognostics différens, chacun choisira une méthode particulière, et la section du cadavre les désavouera peut-être tous à la fois! —

Toutes ces théories se fondent sur l'opinion, qu'on peut pénétrer au moyen de la spéculation dans l'intérieur de l'organisme et y découvrir les causes et l'essence des différentes maladies. Mais où est donc l'oeil du mortel qui ait jamais percé le voile qui couvre l'attelier mystérieux de l'économie vitale? — Ajoutez enfin le mode compliqué dans l'emploi des remèdes, c. à d. la coutume de n'administrer jamais contre une maladie un seul remède à la fois, mais d'en ordonner toujours plusieurs ensemble sous des formules artificielles, nommées recettes, chose qui rend impossible toute expérience pure sur les effets des divers ingrédiens en particulier; et vous ne serez pas étonnés, que les hommes les plus sensés de tous les siècles et des médecins francs et loyaux eux-mêmes, aient nommé la médecine un art conjectural. Mais hélas, quoi de plus triste que la conjecture établie en souveraine dans une science qui décide de la santé ou de la maladie, de la félicité ou de l'infortune, de la vie ou de la mort des hommes! — De là vient, que tout homme raisonnable, qui a été une fois convaincu de cette vérité affligeante, craint de se soumettre au traitement médical et ne s'y livre qu'à regret quand une dure nécessité l'y oblige. Il respecte les individus qui ont voué leurs travaux au soulagement de l'humanité souffrante, mais il ne saurait se tromper sur la nature des choses. Il reconnaît et il admire quantité de découvertes importantes et de connaissances médicales particulières; mais il ne saurait s'imaginer qu'il existe déjà un art de guérir comme science, fondée sur des principes véritables, simples, stables et généraux. Il croit à la réalité de quantité de

guérisons médicales, mais il n'ignore pas non plus que des milliers d'infortunés ont été les victimes des erreurs et des fausses hypothèses, et le sont encore. Il sait enfin, que la nature abandonnée à elle-même, est dans bien des cas trop faible pour vaincre la puissance morbifique; mais il faut choisir entre les douleurs naturelles et la mort possible dont le menace la maladie, et les tourmens artificiels et la mort méthodique également possible que l'école lui prépare peut-être. Trouvera-t-on étrange, si dans cette cruelle alternative, il se rappelle du conseil de Rousseau: „Homme sensé, ne mets point à cette „loterie, où toutes les chances sont contre toi. „Souffre, meurs ou guéris, mais sur-tout vis jusqu'à „ta dernière heure [1])."

Or un tel état des choses étant sans contredit un grand malheur, tout homme qui prend à coeur le salut de l'humanité, doit ardemment désirer la réforme de cet art important, dépositaire du plus précieux trésor des mortels; réforme qui le ramène sur la voie de la nature et de l'expérience, seules et véritables sources de toute science empirique.

Contemporains! Le jour de cette grande réforme est venu! C'est l'objet de l'ouvrage immortel, dont je vous offre la traduction. Ce n'est pas un système parmi les systèmes qu'on vous présente; ce n'est pas un jeune Esculape, récemment décoré du bonnet doctoral, qui s'élance hardiment vers le temple d'Hygiée, pour ajouter la millième théorie aux 999, déjà existantes. Non, c'est un vieillard vénérable qui a blanchi au service de l'humanité, c'est un écrivain

1) Emile, livre II.

d'un mérite reconnu dans la république des lettres, c'est un profond connaisseur de la nature, dont le nom vivra à jamais dans les annales de la chymie, enrichies par ses précieuses découvertes, c'est un médecin qui dans quarante années de pratique, sauva la vie et rendit la santé à une quantité innombrable d'infortunés, dénués de tout autre secours; c'est lui qui vient déposer entre vos mains un code de la nature, résultat de son expérience et de ses longs travaux!

Cet homme distingué, après avoir exercé pendant une longue série d'années le procédé curatif ordinaire, reconnut l'insuffisance de toutes ces différentes méthodes, adoptées par l'école, et vit que les promesses de la théorie étaient désavouées par les succès de la pratique. Pénétré de cette conviction, il lui parut impossible d'exercer plus long-temps son état de médecin, avant d'avoir trouvé les véritables principes de l'art de guérir, et il résolut fermement de renoncer plutôt à jamais à sa vocation, que d'agir contre le décret de sa conscience. Armé d'un zèle infatigable, il parcourut le vaste labyrinthe de la littérature médicale, et en sortit sans avoir atteint son but, mais après s'être pourtant enrichi du quantité de connaissances et de remarques importantes. Une idée lumineuse éclaire tout à coup son esprit, et une nouvelle carrière s'ouvre à ses recherches; la nature et l'expérience seront ses guides. Des obstacles et des dif ficultés innombrables lui disputent chaque pas, qu'il fait tout seul sur cette route solitaire; mais son courage mâle ne recule jamais. Les phénomènes les plus étonnans se manifestent à ses yeux; il s'élève d'un degré de certitude à l'autre,

perce la nuit des brouillards, et voit enfin briller l'astre de la vérité qui doit répandre ses rayons bienfaisans sur l'humanité souffrante. Cependant il se garda de publier sa découverte avant d'être suffisamment convaincu de sa réalité par de longs succès. Mais lorsque la nouvelle méthode curative, pratiquée par lui pendant plusieurs années, se montra toujours merveilleusement salutaire, et que tous ses essais et toutes ses cures lui offrirent toujours le même résultat, il n'hésita plus à publier sa doctrine dans la première édition de son Organon [1]) de l'art de guérir, qui parut en 1810, à Dresde, chez Arnold, sous le titre de: *Organon der rationellen Heilkunde.* La seconde édition revue, corrigée, augmentée et réduite en une forme nouvelle et plus parfaite, parut en 1819, sous le titre: *Organon der Heilkunst,* et c'est cette dernière que je

1) Quant au mot Organon, que j'ai cru devoir conserver dans ma traduction, je ne me permettrai qu'une courte remarque. Quiconque aura lu avec attention cet ouvrage, conviendra qu'il était impossible à l'auteur de se servir du terme de système, qui aurait rangé son livre dans une même cathégorie avec ces théories subtiles et spéculatives dont la simplicité de ses principes et de sa méthode offre justement le contraire. Il aima donc mieux user du mot Grec Organon (ὄργανον), qui désigne tout instrument propre à travailler ou à exercer quelque chose. L'Organon de l'art de guérir est donc pour l'artiste médical un instrument, à l'aide duquel il sera en état d'exercer son art d'une manière sûre et parfaite. Ce titre, tout simple qu'il est, indique beaucoup en peu de mots; mais ce serait mal présumer de mes lecteurs que d'entrer dans un plus long détail sur ce point; leur sagacité devinera bien ce que je pourrais en dire. — Au reste j'ai cru, que le mot Organon était admissible en Français, car les traducteurs des livres d'*Aristote,* connus sous le même nom, ainsi que ceux du nouvel Organon de *Bacon de Verulam,* n'ont pas hésité à s'en servir.

viens de traduire. Dans l'intervalle de la première à la seconde édition de l'Organon, l'auteur publia les cinq premiers volumes d'un autre ouvrage essentiel à quiconque veut pratiquer la nouvelle méthode curative. Il a pour titre: Matière médicale pure [1]), et consiste en une collection de traités sur divers médicamens simples, contenant la manière de les préparer et les séries de leurs effets spécifiques, trouvés par des essais sur des hommes sains. Un tome 6ème a paru en 1821, et en 1822 une seconde édition revue et augmentée du premier volume.

„Mais, dira-t-on, comment est-il possible „qu'une découverte aussi intéressante, qui s'est déjà „manifestée en Allemagne dès l'année 1810, n'ait pu „être connue dans un espace de douze années à „toute l'Europe civilisée? Pourquoi, si la méthode „dont vous nous parlez, est si excellente et préférable à toutes les autres, pourquoi ne l'exerce-t-on „pas encore généralement dans tous les pays et surtout en Allemagne? La vérité n'a-t-elle pas une „force irrésistible qui oblige tous les esprits à se „soumettre à son sceptre, et l'objet en question „n'est-il pas d'une si haute importance, que tout „homme raisonnable y doive prendre part? Une découverte réelle se prouve par des faits; ce ne sont „que les rêves fantastiques qui s'évanouissent et „tombent dans le néant."

Voilà les objections auxquelles je m'attends, et

1) *Reine Arzneimittellehre, Dresden, bei Arnold, I. Theil* 1811, *II. Theil* 1816, *III. Theil* 1817, *IV. Theil* 1818. *V. Theil* 1819, *VI. Theil* 1821, *2te Ausgabe des I. Theils* 1822.

il est de mon devoir d'y répondre avec justesse, franchise et équité. Mais avant d'entrer dans le détail de causes, qui arretèrent les progrès de la nouvelle doctrine, il est nécessaire de donner un apperçu de ses principes fondamentaux, car ce ne sera qu'ainsi que vous serez mis en état de porter un jugement exacte sur la valeur de mes argumens.

I. Guérir une maladie, c'est rétablir la santé de la manière la plus certaine, la plus douce, la plus rapide, la plus parfaite et la plus durable.

II. Le procéde curatif se réduit à trois fonctions essentielles:

a) d'investiger l'objet de la guérison, c. à d. la maladie;

b) de trouver les instrumens qui doivent opérer la guérison, c. à d. les médicamens convenables;

c) et d'employer ces instrumens de façon que la santé s'ensuive.

III. L'objet de la guérison que le médecin doit avoir devant les yeux et sur lequel il doit diriger son traitement médical, ne consiste pas dans les changemens imperceptibles, que la maladie a produits dans l'intérieur occulte de l'organisme; car l'oeil du mortel ne saurait jamais les reconnaître, et l'esprit spéculatif s'égare ici dans de vaines conjectures. Le véritable objet de guérison pour l'artiste médical ne se trouve que dans les changemens perceptibles opérés par la maladie, c. à d. dans les souffrances, accidens, signes, en un mot dans la totalité des symptômes de la maladie, soit visibles ou invisibles, soit qu'ils ne se manifestent qu'au malade seul ou au médecin et à d'autres personnes.

IV. Le changement occulte dans l'intérieur du corps et le changement perceptible qui se manifeste dans les symptômes, sont les deux parties constitutives et intimement liées de la même altération de l'organisme, que nous nommons maladie. L'une ne saurait exister sans l'autre, et l'une s'évanouit avec l'autre. Or, le traitement curatif ayant fait disparaître d'une manière durable la totalité des symptômes, le désordre imperceptible dans l'intérieur de l'organisme a été anéanti en même temps.

V. Il est impossible d'approfondir l'essence des médicamens par des spéculations métaphysiques, ou par la considération de leur extérieur, ou par le goût et l'odeur, ou par des analyses chymiques. Les relations qui ont lieu entre eux et les maladies ne sauraient être reconnues que par les effets qu'ils manifestent en agissant sur le corps de l'homme.

VI. En employant les médicamens contre les maladies, nous voyons résulter parfois le rétablissement de la santé d'une manière si évidente, que l'on ne peut s'empêcher d'en chercher la cause dans ces remèdes mêmes. Il est donc d'abord naturel à l'homme, d'abstraire les vertus curatives des médicamens d'après les effets salutaires qu'il en voit résulter dans les maladies, et de vouloir les employer suivant ces résultats. Mais cette source de la connaissance des vertus médicinales est très-incertaine; car, excepté quelques maladies à miasmes stables, toute maladie est un cas individuel et particulier, qui doit être considéré comme nouveau et envisagé

d'après la totalité de ses symptômes. Un remède, trouvé salutaire dans une certaine maladie, ne pourra donc être employé contre telle autre qui lui ressemble dans quelques symptômes.

VII. Or, une telle manière d'essayer les médicamens ne nous offrant qu'une multitude de cas et de cures individuelles, qui, à quelques exceptions près, ne permettent aucune application analogique et ne nous présentent nul principe curatif général, il faut qu'il existe un autre moyen plus certain de parvenir à notre but. Mais il ne nous en reste qu'un seul, l'examen des médicamens sur des hommes sains.

VIII. L'observation de ces essais nous présente le spectacle le plus surprenant. Toute substance médicinale produit des changemens particuliers dans l'organisme de la personne essayante; elle modifie, elle altère sa santé, et excite des souffrances, accidens ou phénomènes extraordinaires; en un mot, nous voyons des états de maladies artificielles variées à l'infini.

IX. Nous remarquons donc deux sortes d'effets différens de ces mêmes puissances que nous nommons remèdes: Premièrement, les guérisons qu'elles opèrent parfois dans les maladies, et en second lieu, les altérations de la santé qu'elles excitent dans des corps sains. La même force médicinale qui rétablit la santé troublée de l'homme malade, dérange la santé régulière de l'homme sain. La droite raison se sent donc obligée de conclure, que les médicamens deviennent remèdes moyennant leur faculté de produire de leur chef des altérations sur des corps sains, ou

en d'autres termes: que la même force qui appert comme puissance morbifique dans le corps sain, se manifeste comme vertu curative dans la maladie à laquelle elle convient.

X. Comme le créateur des maladies et des remèdes ne nous fait observer dans les premières que leurs symptômes, et dans les autres que leur puissance de modifier la santé des hommes, et que cette dernière ne se manifeste d'une manière claire que par les effets purs sur des hommes sains, il faut donc que ce soit dans le rapport entre les symptômes des maladies et les effets purs ou spécifiques des médicamens, que nous cherchions le principe général du traitement des maladies.

XI. Or il n'y a que trois rapports possibles entre les symptômes des maladies et les effets spécifiques des remèdes, savoir: L'opposition, la ressemblance et l'hétérogénéité. Il s'ensuit qu'il n'y a que trois méthodes imaginables de traiter les maladies [1]):

1) La méthode antipathique, ou celle qui emploie des médicamens produisant des effets spécifiques opposés (ἐναντίον πάθος) aux symptômes de la maladie naturelle;
2) La méthode homoeopathique, ou celle qui se sert de remèdes excitant des effets spé-

1) Il s'entend qu'il n'est question ici que du traitement des maladies proprement ainsi nommées, qui sont d'une nature dynamique, et non des maux mécaniques, qui sont du ressort de la chirurgie. Mais ceci se verra mieux dans le cours de l'Organon même. §. 195.

spécifiques semblables (ὁμοῖον πάθος) à ceux de la maladie en question;

3) La méthode allopathique, ou celle qui use de médicamens produisant des effets spécifiques étrangers aux symptômes de la maladie naturelle, c. à d. ni semblables ni opposés (ἄλλον πάθος).

L'expérience décidera de la valeur de chacune de ces trois méthodes. Voici les résultats qu'elle nous offre.

XII. Quant au procédé allopathique, il présente trois chances possibles: *a*) Si les maux artificiels, produits par le remède, sont moins forts que les souffrances naturelles, la maladie reste la même. *b*) Si les effets morbifiques du médicament sont également forts ou plus forts que ceux de la maladie, cette dernière est suspendue aussi longtemps que dure la cure allopathique, mais elle revient aussitôt qu'on a cessé d'administrer les remèdes, à moins qu'en attendant elle n'ait achevé son cours naturel. Enfin *c*) si l'on continue longtemps d'employer des remèdes allopathiques violens contre une maladie chronique, il peut en résulter une complication de maladies, composée des symptômes spécifiques du médicament et des souffrances naturelles, de façon que chacune de ces deux maladies occupe des places différentes dans l'organisme. — La méthode allopathique n'opère donc en aucun cas une véritable guérison. La raison de ce malheureux succès se fonde sur ce que les effets purs d'un médicament allopathique, n'étant ni semblables ni opposés aux symptô-

mes de la maladie, ne touchent pas les parties affectées des souffrances naturelles et ne sauraient donc réellement combattre et vaincre ces dernières. Un tel remède peut bien les faire taire pour quelque temps par les souffrances hétérogènes qu'il excite, mais non pas les anéantir.

XIII. Pour ce qui est du procédé antipathique, il semble que l'influence du remède opposé ait opéré au commencement une neutralisation des maux naturels et qu'il les ait parfaitement guéris. Mais dès que ce médicament a cessé d'agir sur le corps, non-seulement le mal naturel reparaît, mais il s'ensuit encore un aggravement évident, qui augmente en proportion de la grandeur des doses. La cause en est, que l'organisme de l'homme a la tendance de réagir contre toute influence étrangère et de lui opposer un état justement contraire à celui qu'elle excitait en lui. Or, quand le remède employé contre une maladie, produit des effets spécifiques opposés aux effets de celle-ci, il s'ensuit que l'effet réactif de l'organisme qui succède toujours à l'effet primitif du remède, ne saurait être autre chose qu'un état semblable à la maladie naturelle qui aggrave cette dernière. Le traitement antipathique n'est donc qu'un procédé palliatif, qui ne sera jamais capable de guérir aucun mal de conséquence et sur-tout une maladie chronique [1]).

1) Ce ne sont que des petites souffrances récemment nées, qui cèdent à ce procédé. — Les seuls cas où la méthode antipathique soit applicable, se trouvent dans l'Organon, §. 78.

XIV. Ce n'est que la méthode homoeopathique, qui se montre toujours salutaire par l'expérience. En voici les raisons: Comme les effets spécifiques d'un remède homoeopathique sont tout-à-fait semblables aux souffrances naturelles en question, ils touchent justement les parties et les organes déjà affectés et luttent avec la maladie naturelle. Mais comme les maladies médicinales sont de leur nature plus énergiques que les souffrances naturelles, ces dernières cèdent, pourvu que les symptômes artificiels les surpassent un peu en force; car deux maladies semblables ne sauraient exister ensemble dans les mêmes parties. Cependant les maladies médicinales étant d'une certaine durée, les souffrances artificielles s'évanouissent alors d'elles-mêmes, et laissent le corps parfaitement sain. Quant à la réaction de l'organisme, si défavorable au procédé antipathique, elle devient salutaire dans la méthode homoeopathique; car l'influence du médicament homoeopathique étant semblable à celle de la maladie naturelle, la réaction de l'organisme produit un effet opposé au mal en question et contribue par conséquent au rétablissement de la santé.

XV. Or, comme l'expérience et la raison nous donnent la conviction, que la méthode homoeopathique est la seule préférable, nous avons trouvé en elle la loi fondamentale des procédés curatifs, savoir: Guérissez les maladies par des remèdes, capables de produire dans des hommes sains des affections aussi semblables

que possible à la totalité des symptômes du mal en question.

XVI. Les remèdes homoeopathiques doivent être administrés dans des doses bien plus petites que la pratique ordinaire n'a coutume de les donner, oui, dans des doses aussi petites que possible. Car, comme un tel médicament affecte justement les parties du corps qui sont déjà extrêmement affectées par la maladie naturelle, il n'a besoin que de peu de force pour surpasser la dernière, au lieu qu'une grande dose nuirait au malade et pourrait le mettre en danger.

XVII. Il ne faut jamais employer qu'un seul remède simple à la fois; car ce n'est qu'ainsi qu'on peut combiner le rapport des symptômes spécifiques du médicament avec les symptômes de la maladie en question. Tout mélange de plusieurs médicamens est inadmissible; car on ne peut ici jamais définir, de quelle manière ces divers ingrédiens se modifient réciproquement.

XVIII. Les remèdes homoeopathiques doivent être tirés des substances médicinales les plus pures et douées de toutes leurs forces naturelles.

XIX. Comme c'est une affaire de conscience pour le médecin, que le malade reçoive le remède en juste qualité et quantité, il faut qu'il prépare et qu'il administre lui-même ses médicamens.

Après avoir présenté à mes lecteurs dans un cadre resserré les principes élémentaires de la doc-

trine homoeopathique, il est temps que je m'acquitte de ma promesse et que je parle des obstacles qui ont arrêté la propagation de la nouvelle méthode curative. Je les distinguerai en obstacles généraux qu'elle a de commun avec toute grande découverte, et en obstacles particuliers qui lui sont propres.

Quant aux obstacles de la première espèce, j'y comprendrai les préjugés contre tout ce qui est entièrement contraire aux opinions établies, l'indolence et le manque d'intérêt pour les nouvelles découvertes, la malice et la jalousie envers le mérite, enfin le penchant de tourner tout èn ridicule.

Pour ce qui est du premier point, je soutiens que les hommes en général ne sont pas aussi grands amateurs de la nouveauté, qu'on a coutume de les en accuser. Au contraire ils ont une profonde estime pour tout ce qui est couvert de la rouille des siècles, et il faut des secousses violentes, une nécessité extrême, ou des impulsions données par des autorités majeures, pour les en détourner. La chose étant une fois consacrée par la mode, il est vrai qu'elle fera des progrès étonnans; mais la difficulté est, qu'elle y arrive. — Quoi, s'écria-t-on, lorsque la nouvelle doctrine médicale fut communiquée au public, quoi, un seul homme prétend avoir trouvé ce que des milliers de médecins les plus sages et les plus savans n'ont pas trouvé avant lui? Un seul homme veut abattre d'un coup de baguette l'édifice majestueux d'un système qui subsiste depuis tant de siècles? Cela est inouï, cela est impossible!

Je demande à ces amateurs de l'antique et des opinions reçues, si c'est pour la première fois qu'un seul homme ait fait une découverte dont on n'avait

pas d'idée auparavant, et qui bouleverse le superbe échaffaudage de toute une science? N'a-t-on pas cru pendant 5500 ans, que notre monde n'était composé que de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, et ne fut-ce pas le seul Colomb qui conçut le premier l'idée lumineuse d'une quatrième partie de la terre, et qui en prouva la réalité, malgré les dérisions de ses contemporains? — N'a-t-on pas cru pendant plus de 5500 ans, que le soleil tournait autour de la terre, et ne fut-ce pas le seul Copernic qui en démontra le premier le contraire, et proposa ce beau système qui portera son nom à la postérité la plus reculée? Cependant combien d'ennemis ce système n'a-t-il pas rencontré, et il n'y a que quelques années que le Saint Siége l'a admis, bien que provisoirement. Voilà comme sont en grande partie les hommes; vous avez beau leur parler raison, les préjugés l'emportent!

Une autre classe de personnes est trop indolente pour se soucier de nouvelles découvertes. Trop occupées de leurs plaisirs, de leurs gains et de leurs affaires privées, elles s'embarassent peu du bien commun et des événemens qui y ont rapport. La doctrine homoeopathique est une chose qui demande des méditations sérieuses et de mûres réflexions, pour se convaincre de sa vérité et de son excellence. Mais ces bonnes gens n'aiment pas à réfléchir eux-mêmes et sont contens que d'autres fassent aller les choses comme elles vont. L'homoeopathie blessa l'indolence encore d'une autre façon. Cette méthode, qui a pour but de ramener les hommes sur la voie de la nature, prescrit à tous ceux qui veulent conserver leur santé, et sur-tout

aux malades chroniques qui veulent la recouvrer, un régime simple et naturel qui demande une abstinence sévère de quantité de jouissances introduites et généralement reçues par le luxe, mais pernicieuses au bien-être du corps et de l'ame. Mais les faibles et les indolens aiment mieux souffrir de temps en temps les tourmens de la maladie et des remèdes violens, que de se priver constamment des plaisirs de la sensualité; car une patience momentanée est plus facile à pratiquer qu'une résignation continuelle.

Une troisième espèce d'individus qui contrecarrent toutes les grandes découvertes et toutes les nouvelles doctrines importantes, sont les méchans. Il y a des personnes d'un caractère si malveillant, qu'elles se sentent blessées par tout ce qui paraît de sublime et d'excellent, et qu'elles ne sauraient jamais se résoudre à reconnaître la supériorité d'un génie éminent. Dominées par l'envie et la jalousie, elles mettent en jeu toutes les intrigues et toutes les cabales possibles pour prévenir le public contre l'auteur d'une grande découverte et pour éteindre dans sa naissance le flambeau de la vérité. Certes, cette sorte de gens n'ont pas manqué à l'occasion de la nouvelle méthode curative. Les bruits les plus calomnieux furent répandus contre elle, et on n'épargna pas même les moeurs et le caractère de son vénérable fondateur. On pourrait remplir un volume entier des fables qu'on a fabriquées et qu'on fabrique encore sur l'homoeopathie. Je n'en rapporterai qu'une seule pour la curiosité du fait; c'est que Mr. *Hahnemann* et ses sectateurs traitaient presque toutes les maladies avec de l'arsenic; mensonge grossier et absurde aux yeux de

quiconque connaît les ouvrages et le traitement de l'auteur.

Cette sorte d'adversaires trouva des appuis convenables dans une autre partie nombreuse du public, je veux dire dans les railleurs et les gens crédules. Les derniers se fient bonnement à tout ce qu'on leur veut faire imaginer. Les premiers, sans véritable intérêt pour aucune chose, ne cherchent qu'à s'amuser et à amuser les autres. Que l'objet en question soit sublime ou bas, bon ou mauvais, admirable ou méprisable, n'importe; pourvu qu'il fournisse matière à leurs bons-mots. On a bien vu *Socrate* tourner en dérision par *Aristophane;* les pauvres Athéniens se mirent à rire, sans savoir qu'ils étaient eux-mêmes les dupes. L'auteur de la méthode homoeopathique a aussi rencontré ses Aristophanes et ses Athéniens, et il est impossible de dire quel dommage il en est résulté pour la chose même.

Mais en voilà assez sur les obstacles généraux qui ont arrêté la propagation de la nouvelle doctrine; venons en à présent aux obstacles particuliers. Ils dérivent de deux sources: de l'école médicale dominante, et de l'institut des pharmaciens. — Je proteste d'avance, que je n'ai nulle intention d'offenser l'ordre honorable des médecins ou celui des pharmaciens. Mais tout en m'abstenant de chaque personnalité, je ne saurais m'empêcher de rapporter les faits. Il y va de l'honneur de la nouvelle doctrine, et je m'en crois responsable au public. La crainte de déplaire n'enchaînera pas ma franchise, mais l'intérêt que je porte à cette cause, ne me rendra pas injuste envers ses adversaires.

Il est profondément gravé dans la nature de

l'homme, qu'il craint de se voir ravir ce qui lui a coûté beaucoup de peine à acquérir. Or, le savoir et la conviction en fait de sciences, étant la propriété intellectuelle des hommes de lettres, il est naturel que toute nouvelle découverte ou doctrine qui menace de changer la face d'une science entière, soit révoquée en doute et combattue par nombre de ceux qui professent les anciens principes. Soyons justes et nous trouverons que cette conduite n'a rien de blâmable en elle-même. Aussi bien qu'il y a une diversité de croyance en fait de religion et de politique, il y en a aussi une dans toute science. Que chacun défende la sienne par tous les moyens licites que lui offre la sagacité de son esprit, et la richesse de ses connaissances. Mais qu'il soit aussi disposé à examiner avec impartialité et, s'il est nécessaire, par des expériences propres, la réalité des principes de ses adversaires, et qu'il les embrasse de bonne foi, dès qu'il les trouvera préférables aux siens. Une pareille lutte des opinions sera une chose infiniment louable; car un objet étant envisagé sous des rapports différens, en sera mieux éclairé, et la vérité sortira enfin de ce combat dans toute sa splendeur. Heureux, s'il en eût toujours été ainsi! Mais rien n'est plus difficile pour les hommes que de séparer leur propre intérêt de celui de la chose même; l'un et l'autre se confond insensiblement dans leur ame. La haine, l'envie, la jalousie se mêlent au zèle littéraire, les esprits s'enflamment et s'aigrissent, et une recherche franche de la vérité ne devient que trop souvent une guerre de partis.

Quiconque aura lu avec attention l'esquisse

que je viens de donner ci-dessus de la doctrine homoeopathique, n'aura pas manqué de saisir la différence tranchante qui existe entre ses principes et ceux de l'école dominante. A peine eut-elle donc été mise au jour par l'auteur dans la première édition de l'Organon en 1810, qu'elle rencontra de toutes parts la plus vive résistance. Il y aurait sans doute de l'injustice à prétendre, que tous les médecins eussent dû abandonner à l'instant même la méthode qu'ils avaient adoptée comme vraie et salutaire, et qu'ils avaient suivie pendant une longue pratique; il y aurait eu même de la légèreté dans un abandon aussi brusque. Une croyance aveugle est indigne de l'homme; c'étaient des réflexions sérieuses et des essais consciencieux qui devaient décider du mérite de la nouvelle doctrine. Aussi suis-je persuadé que bien des médecins sensés examinent à présent sur cette voie la méthode homoeopathique. Mais malheureusement il n'en fut pas ainsi lors de sa première apparition; au moins personne n'avoua hautement la nécessité d'un tel procédé. L'esprit de secte sembla dominer une grande partie des esprits. Ce furent sur-tout plusieurs de ceux qui avaient brillé jusqu'alors par des ouvrages écrits dans le sens du système dominant, qui craignirent de se voir enlever leur gloire et leur autorité littéraire, et qui usèrent donc de tout leur ascendant sur le public médical pour le prévenir contre la nouvelle doctrine. Sans examiner par des essais purs la réalité de ses principes, on se borna à la combattre avec les armes de la théorie et à lancer contre elle un anathème impérieux.

Une autre grande partie de médecins, trop occupée de sa pratique pour se livrer à la critique exacte des nouveaux ouvrages, et accoutumée à voir paraître et disparaître chaque lustre un autre système de médecine, s'en rapporta volontiers au jugement de ces écrivains distingués, faisant autorité pour eux, et continua tranquillement d'exercer la méthode coutumière, sans s'intéresser à la découverte importante qui venait d'être faite.

Il y eut enfin nombre de bons vieux médecins, d'ailleurs très-estimables, qui ne purent entrer dans les vues d'une méthode aussi originale, quoiqu'ils en eussent la bonne volonté. Les idées dont l'esprit de l'homme a été une fois imprégné dans la jeunesse, et d'après lesquelles il s'est réglé pendant quarante ou cinquante années de pratique, exercent sur lui un ascendant si puissant, qu'un changement total de ces idées lui est presque impossible.

Ce fut ainsi que Mr. *Hahnemann* resta pendant quelques années le seul à exercer la méthode homoeopathique, et qu'excepté les journaux de médecine, on n'en parla en Allemagne qu'en Saxe et sur-tout à Leipzig, où cet homme ingénieux faisait son domicile. Cependant la force propre à la vérité ne laissa pas de manifester ses effets. Les cures heureuses de l'auteur attiraient sur lui l'attention des laïcs. Sa pratique augmenta de jour en jour; la réputation de l'efficacité merveilleuse de son procédé curatif ne se répandit pas seulement au delà des frontières de la Saxe, mais pénétra même en Autriche, en Prusse, en Russie et en d'autres pays étrangers. Des malades chroniques, délaissés

de tout autre secours, affluèrent de toutes parts pour se soumettre à son traitement, et ils recouvrèrent la santé.

Aussi se forma-t-il autour de lui un cercle de jeunes étudians en médecine, qui assistaient à son cours publique sur l'Organon. Ces jeunes gens, libres encore des préjugés de l'école, se convainquirent facilement de la vérité de la nouvelle doctrine et sécondèrent son fondateur dans ses essais des vertus spécifiques des médicamens. Ce fut ainsi que se forma la première pépinière de l'école médicale réformée; et il en sortit des hommes pleins de talens, qui se repandirent dans quelques villes provinciales de la Saxe et y exercèrent la nouvelle méthode avec le plus heureux succès. Il y eut même par-ci par-là des médecins, élevés dans les principes de l'école dominante et versés depuis longtemps dans la pratique, qui embrassèrent publiquement la réforme et donnèrent par là de beaux exemples de courage et de résignation.

L'ancienne école médicale sentit bien le péril dans lequel elle se trouvait, et que l'édifice du vieux système avait été ébranlé jusque dans ses fondemens. Ce fut sur-tout dans la ville où le fondateur de la nouvelle doctrine avait son domicile, qu'on s'empressa de mettre des entraves à ses progrès qui devenaient de jour en jour plus marquans. On chercha de nouveaux alliés, on imagina de nouveaux stratagèmes, et on fut heureux dans l'un et dans l'autre.

Me voilà arrivé à la seconde source des obstacles particuliers qui s'opposèrent à la propagation de la méthode homoeopathique, je veux

dire l'institut des pharmaciens. Mais ici il nous faudra remonter un peu plus haut.

Quiconque connaît l'histoire de la médecine, n'ignore pas que les médecins dans les temps anciens, et encore au commencement du moyen âge, dispensaient, c. à d. préparaient et distribuaient eux-mêmes leurs médicamens. Mais la manière de les composer devenant toujours plus compliquée et les ingrédiens plus précieux, les médecins ne se trouvèrent plus avoir ni le temps, ni les moyens nécessaires pour exercer eux-mêmes la dispensation des remèdes. Il leur sembla plus convenable d'abandonner cet emploi aux marchands-droguistes, et ce fut ainsi que ces derniers devinrent peu à peu artistes pharmaciens, de négocians qu'ils étaient d'abord. Mais ce nouvel emploi exigeant des dépenses considérables pour assortir les magazins de cette incroyable quantité de drogues plus ou moins précieuses, et pour maintenir tout ce vaste appareil nécessaire à des laboratoires de chymie, il s'ensuivit que les pharmaciens demandèrent aux gouvernemens des privilèges exclusifs d'exercer la fonction susdite. Ils les obtinrent, et il y avait de la justice à les leur accorder [1]). Car d'abord

1) Cependant ces privilèges dans leur origine ne s'appliquaient qu'au commerce public des médicamens, et n'excluaient nullement les médecins du droit naturel de préparer et de distribuer les remèdes servant à l'usage de leurs propres malades. Ce ne fut que dans le cours des siècles, et sur-tout dans les derniers temps, que les pharmaciens dans plusieurs pays tachèrent d'enlever aux médecins cette attribution si intimement liée à leur état. Aussi furent-ils assez heureux pour obtenir, de la part de plusieurs gouvernemens, des lois prohibitives à

chaque commerçant doit vivre de son débit, et il était de l'intérêt public et de la police qu'une profession aussi importante pour la santé et la vie des hommes (dont les médecins ne voulaient plus se charger) ne fut exercée que par des gens instruits et honnêtes, pour ne pas être exposée aux abus les plus funestes. Les privilèges des pharmaciens et les lois prohibitives données en leur faveur, étaient donc amenées par la nature des choses et se trouvaient conformes à l'état de la médecine.

Mais tout a changé de face depuis la fondation de l'école médicale réformée. La méthode homoeopathique ne se sert (comme on a vu dans l'esquisse précédente de ses principes) que de remèdes simples. Leur préparation n'a rien de compliqué et n'exige qu'un petit appareil. Enfin ils sont administrés en si petites doses, que le médecin n'a besoin que d'un très-petit assortiment de drogues, pour suffir longtemps aux besoins de sa pratique. Or il n'existe pour les médecins homoeopathiques aucune de ces raisons qui rendent l'institut des pharmaciens si désirable et si nécessaire à l'école médicale dominante. Mais outre ces raisons négatives, qui permettent au médecin homoeopathique de se passer de secours étrangers et l'encouragent à réclamer les anciens droits de sa profession, il y a encore des raisons positives qui lui en font un devoir de conscience et de prudence tout à la fois. L'extrême petitesse des doses homoeopathiques demande d'un côté la plus grande pureté dans la qualité des mé-

---

cet égard; chose assez facile, comme les médecins eux-mêmes ne faisaient nulle réclamation générale et énergique.

dicamens, et de l'autre la plus grande exactitude dans leur préparation. C'est de l'existence de ces deux conditions que dépend absolument le succès de la cure. La méthode homoeopathique est une méthode nouvelle, qui doit premièrement se frayer un chemin à travers les préjugés et gagner la confiance des hommes par des faits incontestables, c. à d. par des cures heureuses. Peut-on bien, sans être injuste, prétendre du médecin homoeopathique, qu'il confie une charge aussi importante à des mains étrangères, et qu'il expose aux chances du hazard et sa propre réputation et celle de sa méthode? — Le matériel des médicamens homoeopathiques est si mince, que le pharmacien ne saurait faire qu'un gain très-insignifiant avec leur préparation; d'ailleurs il lui reste toujours la crainte que, la nouvelle méthode étant une fois généralement approuvée, les médecins ne trouvent pourtant moyens de réclamer le droit de la dispensation des remèdes. Comment veut-on que les pharmaciens goûtent une doctrine qui les menace tôt ou tard de la ruine de leur profession? [1] — Je suis bien éloigné de croire

1) J'aime trop la vérité pour la dissimuler ici. Oui; l'adoption générale de la méthode homoeopathique fera cesser l'institut des pharmaciens. Ils redeviendront ce qu'ils étaient autrefois, des marchands de drogues; leur nombre diminuera aussi, et ils acquerront moins de richesses. Mais sont-ce là des raisons de rejeter la nouvelle doctrine, si elle est en effet préférable à tout autre? Est-ce que les hommes existent pour le profit des pharmaciens, ou vice versa? Au reste les pharmaciens d'à présent ne seront pas ruinés par la réforme médicale, car cette dernière marchera certainement d'un pas si modéré, que les premiers mourront sans l'avoir vu adopter généralement, et que la génération future aura tout le temps possible pour faire ses arrangemens en conséquence.

que les pharmaciens soient capables de commettre des supercheries dans la préparation des remèdes homoeopathiques. Mais il suffit qu'ils manquent du zèle nécessaire; et voilà une présomption qui en général sera contre eux; car il serait contre la nature de présumer, que les hommes s'empressent d'agir contre leur intérêt. D'ailleurs ce n'est pas le maître pharmacien seul qu'il faut mettre en considération; le pauvre médecin doit aussi se confier à la bonne volonté des garçons pharmaciens, jeunes étourdis et parfois brouillons, qui s'intéresseront peu à la gloire et au triomphe de l'homoeopathie. Qui ne connaît pas les méprises singulières et souvent funestes qui arrivent fréquemment dans les pharmacies? Le médecin homoeopathique se trouve à cette occasion dans une position encore plus critique que le médecin de l'école dominante. Car, vu l'extrême petitesse du matériel médicinal que demande sa méthode, il se trouve hors d'état de se convaincre d'aucune manière, si l'ingrédient ordonné a été vraiment administré ou non? — Mais il ne faut pas justement des méprises ou des altérations quant à la qualité du médicament. Il suffit de ne pas observer la juste mesure des doses pour mettre la vie en danger; car les remèdes homoeopathiques, touchant directement les parties de l'organisme qui sont déjà les plus affectées par la maladie naturelle, opèrent avec une force infiniment plus énergique que tout remède allopathique. Cependant, n'est-il pas plus que probable, que ces personnes, accoutumées aux grandes doses de la pratique ordinaire, se mocqueront des petites quantités que prescrit la nouvelle méthode et s'embarras-

rasseront peu d'y mettre l'exactitude réquise? — Réunissez toutes ces circonstances sous un seul point, et vous conviendrez que le médecin homoeopathique ne saurait se refuser à la distribution de ses médicamens, sans courir une chance très-dangereuse.

Néanmoins il existe en Saxe, ainsi que dans les autres pays de l'Allemagne, une loi qui porte: que le droit de dispenser les médicamens appartient exclusivement aux pharmaciens privilégiés. Cependant il n'était pas encore hors de doute, nommément en Saxe, si cette loi prohibitive souffrait aussi son application contre les médecins légitimement admis à la pratique par rapport à leurs propres malades. Car d'abord une raison principale qui engagea le pouvoir législatif à défendre aux laïques la préparation et la vente des médicamens, était fondée sur leur ignorance technique et scientifique, raison qui cesse à l'égard des médecins qui ont fait à l'université leur cours de chymie et de pharmacie. Un autre motif pour la police médicale, relativement à la sanction susdite, se trouvait dans la crainte des abus et des crimes possibles, si l'on abandonnait au premier venu une profession aussi importante pour la vie et la santé des hommes; mais ce motif ne convient non plus aux médecins, que l'on doit présumer gens vertueux et honnêtes, et qui ont le plus grand intérêt à conserver la pureté de leur réputation. Enfin le médecin ne fait point le commerce des remèdes, mais il n'en administre qu'aux malades qui se sont soumis à son traitement; il ne se range donc pas dans la même cathégorie avec le pharmacien qui tient boutique ouverte pour cha-

cun. Il y avait donc certainement plus d'une raison qui justifiait le procédé de Mr. *Hahnemann*, de préparer et d'administrer lui-même ses médicamens, chose qu'il ne cachait à personne et à laquelle personne n'avait contredit jusqu'alors.

Mais les pharmaciens commencèrent enfin à s'apercevoir des conséquences fâcheuses qu'avait pour eux cette mesure, conséquences qui menaçaient de devenir infinies, si la nouvelle méthode curative était un jour généralement adoptée. L'école médicale dominante, quoique guidée par d'autres intérêts, partage les mêmes craintes. On se rappelle de la loi ci-dessus mentionnée. La coalition est formée et le plan d'opération est tracé. Le coup part de Leipzig. Plainte solennelle est portée de la part des pharmaciens contre le docteur *Hahnemann*, pour avoir violé leurs privilèges de dispenser exclusivement les médicamens. Le procès est entamé; hélas, quel en fut l'issue! Je suis bien éloigné de vouloir blâmer la conduite du gouvernement sage, sous lequel j'ai le bonheur de vivre; c'est la force des circonstances qui l'emporte sur la bonne volonté des hommes. Le gouvernement ne précipita pas sa décision; non, il demanda auparavant aux premières autorités médicales des avis motivés et détaillés, relatifs au sujet en question. Pouvait-il faire autrement que de s'adresser aux experts de l'art dans une affaire où les connaissances dans cet art devaient seules décider? Mais les réponses ne furent pas douteuses; juges et partis se trouvaient réunis dans les mêmes individus. Or, ces réponses servant de bases au décret du tribunal, la décision ne put être que favorable à l'école dominante; l'ap-

plication de la loi prohibitive en question fut faite aussi contre les médecins, et en 1820 il fut interdit au docteur *Hahnemann* de dispenser à l'avenir lui-même ses médicamens, excepté dans de certains cas rares, qu'il serait trop long de détailler ici, et qui en définitif ne changeaient rien à la chose même. Le fondateur de la doctrine homoeopathique obéit consciencieusement à l'arrêt qui venait d'être prononcé, et ne pouvant continuer sa pratique sous les conditions données, il cessa entièrement de l'exercer et en avertit franchement le public. Le même sort qui avait frappé l'auteur, frappa aussi plusieurs de ses disciples. L'école dominante triompha et la cause de la réforme semblait perdue.

Mais la providence divine, protectrice du bien et de la vérité, ne laissa pas périr dans sa naissance une entreprise aussi louable. Un prince généreux, le Duc d'Anhalt-Köthen, offrit un asyle au vénérable auteur de l'Organon, lui permit le libre exercice de sa méthode curative, et l'entoura de cet appareil d'honneur externe [1]), qui ne brille que quand il est appliqué au vrai mérite.

Tandis que la nouvelle doctrine obtenait de cette façon un refuge inattendu, d'où elle pouvait répandre ses salutaires effets, elle se maintint aussi en Saxe et dans quelques pays limitrophes. Malgré tous les obstacles qui s'opposaient à sa mise en pratique, plusieurs disciples de Mr. *Hahnemann*, de même que quelques autres médecins de mérite qui

1) Il le nomma de son propre chef son Conseiller de cour en 1821.

avaient adopté par conviction la méthode réformée, continuèrent de l'exercer avec zèle et eurent un plein succès. En 1822 arriva un évènement du plus grand intérêt pour l'homoeopathie; il se réunit une société de médecins savans et habiles, dans le but de publier un journal périodique sous le titre d'Archive de l'art médical homoeopathique [1]). Les membres de cette société y font le récit des cures remarquables qu'ils ont faites d'après les principes de la nouvelle doctrine; ils y exposent leurs découvertes sur les effets spécifiques des médicamens, trouvés par des essais purs sur eux-mêmes ou sur d'autres hommes sains; ils traitent divers objets concernant la théorie comme la pratique du nouvel art de guérir, et réfutent les écrits de ses adversaires.

Après tout ceci, il ne me paraît plus douteux que la doctrine homoeopathique n'ait pris racine en Allemagne. Mais une découverte qui touche d'aussi près la félicité des hommes, ne doit pas être le patrimoine exclusif d'une seule nation; elle appartient à l'univers. C'est dans cette intention que j'ai entrepris la présente traduction, comme la langue Française est la plus répandue dans tous les pays civilisés.

Vous, lecteurs éclairés d'une nation quelconque, si ce livre tombe entre vos mains, lisez-le sans prévention, et je suis persuadé, que la vérité

---

1) *Archiv für die homoeopathische Heilkunst, herausgegeben von einem Vereine deutscher Aerzte, Leipzig bei Reclam.*

se dévoilera à votre esprit dans toute sa splendeur. Retenez-la alors comme un trésor précieux, travaillez pour sa gloire, et une postérité reconnaissante bénira vos efforts!

Dresde, ce 20 Avril, 1824.

De l'Imprimerie d'Aug. Guill. Schade, à Berlin.

Annonce littéraire.

Le traducteur de l'Organon de l'art de guérir du Docteur Hahnemann, vient d'offrir au public la traduction d'un autre écrit du même médecin, qui a paru sous le titre de: Traité sur les effets du café, traduit de l'original Allemand du Docteur et Conseiller Samuel Hahnemann, par Erneste George de Brunnow; Dresde, aux frais de l'auteur, 1824. Cet écrit intéressant qui développe avec clarté les suites nuisibles et singulières d'une boisson généralement en usage et dont on a jusqu'à présent ignoré les véritables effets, sera indispensable aux médecins qui voudront pratiquer la nouvelle méthode curative, ainsi qu'aux malades qui voudront s'y soumettre, et à toutes les personnes sensées qui ont à coeur la conservation de leur santé. —

Ce traité se trouve à Paris chez M. M. Treuttel et Würtz; Rue Bourbon No. 17., et chez M. M. Bossange frères, Rue de Seine, No. 12.

TRAITÉ

SUR

LES EFFETS DU CAFÉ,

TRADUIT DE L'ORIGINAL ALLEMAND

du Docteur et Conseiller

SAMUEL HAHNEMANN;

PAR

E. G. DE BRUNNOW.

A DRESDE,

aux frais de l'auteur.

1824.

Préface.

Je viens d'offrir à toutes les nations civilisées la traduction Française d'un célèbre ouvrage Allemand, intitulé: **Organon de l'art de guérir, par le Docteur Hahnemann** [1]), ouvrage qui a pour but la réforme totale de la médecine, en la ramenant à des principes simples et stables, puisés dans la nature et l'expérience. Le traité que, dans ces feuilles, je présente au public, est du même auteur. L'un et l'autre ouvrage se trouvent dans une relation intime; et pour me servir d'une comparaison prise dans la jurisprudence, le premier est le **principal**, le dernier est l'**accessoire** qui sert d'appui

1) Le titre complet de cette traduction est: Organon de l'art de guérir, traduit de l'Original Allemand du Dr. Samuel Hahnemann, Conseiller de Son Altesse Sérénissime le Duc d'Anhalt-Köthen, par Erneste George de Brunnow, à Dresde, chez Arnold, libraire éditeur, 1824. — Ce livre se trouve à Paris chez M. M. Bossange frères et chez M. M. Treuttel et Würtz.

et de maintien à celui-ci. Il sera donc nécessaire que je dise d'abord quelques mots de l'auteur et de son Organon, pour placer mes lecteurs dans le vrai point de vue.

Mr. Hahnemann est un des médecins les plus distingués de son temps. Orné de toutes les sciences nécessaires à un savant en général, il possède sur-tout dans la médecine les connaissances les plus vastes et les plus profondes. Nombre d'écrits importans touchant la thérapeutique et la matière médicale, ainsi que plusieurs découvertes intéressantes en fait de chymie, ont illustré son nom dans la république des lettres, et une pratique de dix lustres, consacrée au service de l'humanité souffrante, lui ont donné un juste titre à la reconnaissance de ses compatriotes. Ce génie éminent, après avoir observé, pendant une longue série d'années, le procédé curatif usité, reconnut l'insuffisance et l'incertitude des différentes méthodes adoptées par l'école. Il crut trouver la cause principale du vague de la médecine dans l'ignorance où l'on se trouvait par rapport aux effets spécifiques et purs des médicamens. Persuadé que les vertus médicinales ne pouvaient être découvertes, ni par des analyses chymiques, ni par le goût ou l'odeur, ni par des spéculations métaphysiques; persuadé que les essais des remèdes dans les maladies ne nous faisaient pas connaître non plus leur véritable nature, puisque les symptômes occasionnés par le

médicament se confondent alors avec les symptômes de la maladie; persuadé enfin que la coutume de mêler presque toujours trois, quatre, cinq ou plus d'ingrédiens ensemble, rendait impossible toute expérience pure sur les qualités relatives de chacun d'entr'eux en particulier, il résolut d'ouvrir une nouvelle voie, et sans contredit la plus naturelle, c. à d. d'essayer les vertus des diverses substances médicinales simples sur des hommes sains, en éloignant d'eux durant le temps de l'essai toute irritation hétérogène. Le résultat remarquable de ses recherches fut: Que chaque médicament produit sur un corps sain une maladie artificielle particulière, composée de plus ou moins de symptômes. — Ce premier pas fait, il procéda au second, c. à d. d'appliquer à des maladies existantes de tels remèdes simples, reconnus d'après leurs effets purs et spécifiques. Ce fut alors qu'il découvrit la grande vérité qui forme la base de sa théorie curative, savoir: Pour guérir une maladie dynamique de la manière la plus certaine, la plus rapide, la plus douce et la plus durable, il faut choisir un remède, capable de produire sur des hommes sains un ensemble d'affections artificielles aussi semblables que possible à la totalité des symptômes du mal naturel en question.

Ce fut en raison de ce principe que la nouvelle méthode curative reçut la dénomi-

nation de méthode homoeopathique, formée des mots Grecs *homoïon* et *pathos*, semblable et souffrance.

Après avoir suivi pendant dix ans cette nouvelle voie, et après y avoir toujours recueilli les plus heureux résultats, Mr. Hahnemann n'hésita plus de publier sa découverte dans la première édition de son Organon [1]) de l'art de guérir, qui parut à Dresde en 1810. chez Arnold, libraire éditeur. Une seconde édition revue et corrigée a paru en l'année 1819. et c'est celle-là que je viens de traduire.

Les efforts du célèbre auteur furent toujours couronnés des succès les plus éclatans. Il devint le fondateur d'une école médicale réformée, et son nom vivra à jamais dans les annales de la science comme dans celles de l'humanité. Quiconque s'intéressera aux chances remarquables qu'éprouva la cause de la nouvelle doctrine, en trouvera des détails curieux dans mon *Exposé de la réforme de l'art médical entreprise en Allemagne par le Dr. Hahnemann* [2]).

---

1) *Organon* est un mot Grec qui désigne tout instrument propre à travailler ou à exercer quelque chose. *L'organon de l'art de guérir* est donc pour l'artiste médical un instrument à l'aide duquel il sera en état d'exercer son art d'une manière sûre et parfaite.

2) Cet écrit se trouve à Paris chez M. M. Treuttel et Würtz et chez M. M. Bossange frères.

Mais en voilà assez pour mettre mes lecteurs au fait de la méthode homoeopathique. Je reviens à mon sujet.

Quiconque aura lu avec attention l'Organon de Mr. Hahnemann, sera pleinement convaincu, que toute cure homoeopathique a pour condition essentielle du succès, l'observation d'un régime particulier, différent sous plusieurs rapports de celui que les écoles dominantes ont coutume de prescrire. La diététique de l'auteur est aussi simple et aussi conforme à la nature que sa méthode curative; et bien des personnes, affligées de toutes sortes de souffrances et de cacochymies, ont recouvré leur santé par cela seul, qu'elles se sont soumises au régime en question.

On se tromperait pourtant, si l'on croyait que cette diététique n'est applicable qu'en cas de maladie. Non, ses principes généraux sont aussi valables pour les hommes sains que pour les malades. Parmi ces préceptes un des plus essentiels est que: „Pour jouir d'une santé parfaite et pour atteindre une longue vie, il faut éviter dans ses alimens et ses boissons toute substance médicinale, c. à d. toute denrée ou liqueur capable d'altérer l'état régulier du corps et d'y produire des changemens extraordinaires.“

Cependant le luxe des temps modernes

a introduit au nombre de nos jouissances quantité de choses douées de qualités médicinales, et par conséquent plus ou moins déstructives de la santé. Longtemps avant d'avoir publié son Organon, le sage auteur mit au nombre de ses occupations les plus sérieuses, de découvrir les effets nuisibles de certaines denrées, boissons et assaisonnemens généralement en usage, et dont on ignorait les véritables qualités. Une longue expérience, ainsi que quantité d'essais purs, le convainquirent pleinement, que parmi ces denrées diététiques médicinales une des plus pernicieuses était le café. L'usage de cette boisson étant général en Allemagne parmi toutes les classes de la société, et les maux qui en proviennent, se communiquant comme un poison subtile de génération en génération, l'auteur se crut obligé de publier les résultats de ses observations dans son intéressant écrit: *Sur les effets du café,* qui parut à Leipzig en l'année 1803 [1]).

Quant à moi j'ai eu un double but en faisant cette traduction:

1) Celui de convaincre les médecins des autres pays qui adopteront la nouvelle méthode cu-

1) Le titre complet de l'original Allemand est: *Der Kaffee in seinen Wirkungen; nach eignen Beobachtungen von Samuel Hahnemann, der Arz. Dr. und einiger gelehrten Gesellschaften Mitgliede, Leipzig* 1803, *bei C. F. Steinacker.*

rative, de la nécessité d'interdire à leurs malades une habitude qui forme un obstacle direct et insurmontable à toute cure homoeopathique. On accuserait à tort l'inefficacité de cet excellent procédé en l'employant en concurrence avec un tel adversaire. Les doses des remèdes homoeopathiques étant extrêmement petites, il est indispensable qu'on éloigne toute irritation hétérogène qui puisse troubler et anéantir leur activité [1]).

2) Mon autre but a été celui d'éclairer les personnes sensées de toutes les nations sur les effets d'une boisson si nuisible et si pernicieuse.

„Comment, le café serait une chose nuisible et pernicieuse? Quelle accusation étrange et absurde! N'est-ce pas lui qui nous fortifie le matin pour commencer notre tâche journalière, qui nous procure une digestion facile après le repas, et qui nous aide à supporter les veilles pour nous livrer aux douceurs de l'étude? N'est-ce pas lui qui fait le charme de la conversation sociale, qui délie la langue et qui dilate le coeur, qui nous donne des idées sublimes et profondes,

1) Voyez l'Aperçu des principes fondamentaux de l'Organon qui se trouve dans mon *Exposé de la réforme de l'art médical*, §. *XVI.*

et qui enflamme notre imagination du feu de la poësie? Vive le nectar de l'Arabie, et périssent ses méchans calomniateurs!" — C'est ainsi que j'entends crier des milliers de voix toutes à la fois, et je n'en suis pas étonné; car j'ai offensé un favori heureux s'il en fut jamais, favori de trois siècles, favori de millions d'individus, de tous les âges et de toutes les classes de la société!

Je dirai pour toute réponse: Lisez le traité important dont je vous offre la traduction; lisez-le avec réflexion et sans prévention, et puis jugez comme il vous semblera bon.

Je sais bien que nombre de personnes, malgré la lecture de cet écrit, n'en croiront pourtant rien, et diront que c'est un conte fait à plaisir pour exciter l'attention par des assertions bizarres et extravagantes. Ces personnes seront d'abord les gens extrêmement robustes et vigoureux dont l'énergie physique est si grande, qu'ils ne sentent pas les effets nuisibles de la dite boisson; et puis une autre classe d'individus, qui, quoique affligés de bien des souffrances, sont pourtant tellement attachés à leurs jouissances habituelles, qu'ils ne sauraient ouvrir les yeux aux vérités les plus évidentes.

Mais je suis aussi persuadé d'un autre côté, qu'il y aura beaucoup de personnes sensées, qui seront frappées de la justesse des remarques contenues dans ce livre, et

qui reconnaîtront dans les différens maux et symptômes attribués au café, l'image de phénomènes et de souffrances existantes qu'ils auront observées sur eux-mêmes ou sur d'autres. Ces hommes raisonnables essaieront alors de se défaire de cette boisson, et ils ne manqueront pas d'en éprouver bientôt les suites salutaires.

Parens tendres qui aimez vos enfans, gouverneurs sages qui êtes chargés du bien-être de vos élèves, c'est à vous que je m'adresse de préférence. N'allez pas corrompre les fleurs charmantes confiées à votre garde, en les abreuvant d'un poison lent et déstructif. Conservez leur l'intégrité physique et morale; vous en êtes résponsables! Ecoutez le conseil bienveillant d'un homme probe et véridique qui fit lui-même sous ce rapport les expériences les plus palpables. — Depuis ma première enfance jusqu'à l'âge de 22 ans, j'ai continuellement pris du café deux fois par jour. Quoique je n'en prisse dans la règle qu'une tasse à la fois et que la qualité n'en fût pas excessivement forte, il ne laissa cependant pas d'agir de la manière la plus pernicieuse sur mon organisme. Ma santé allait visiblement en déclinant, lorsque le traité du Docteur Hahnemann me tomba sous la main. Je reconnus en frémissant que je souffrais moi-même de la plus grande partie des symptômes, désignés par ce savant médecin, comme effets du café. La ressem-

blance de mon état avec celui que je trouvais dépeint, était trop frappante pour que je n'essayasse pas d'abandonner cette boisson. J'exécutai cette résolution en moins de trois semaines, et ses suites salutaires ne tardèrent pas à se manifester. Depuis six ans que j'ai renoncé au café, ma santé, quoique très-délicate de sa nature, s'est raffermie graduellement et une nouvelle vie a commencé pour moi.

„Mais que pourrons-nous donc substituer au café?" me demandera-t-on.

Quant au café que l'on prend après le dîner, il ne faut lui substituer rien du tout. Après s'être rassasié d'alimens et après s'être désaltéré par des liquides durant le repas, il n'y a point de motif raisonnable pour se livrer à une nouvelle jouissance. La qualité soi-disante digestive du café repose sur une opinion erronée, et l'on verra par la suite de ce traité qu'il empêche au contraire une digestion parfaite et naturelle.

Mais pour ce qui est du café que nous prenons à notre déjeûner, il existe sans doute plusieurs boissons innocentes qui pourront le remplacer. Une des plus convenables c'est le *cacao pur;* cuit à l'eau ou au lait, et adouci avec du sucre, il offre une boisson nutritive, innocente et agréable en même temps. C'est un préjugé de croire, que le cacao échauffe le sang; ce n'est que

le mélange hétérogène des assaisonnemens qu'on a coutume d'y mettre, p. e. la vanille, la cannelle, etc., qui le rendent échauffant et nuisible. Mais la masse du *cacao pur* n'a nulle qualité irritante; j'en prends moi-même depuis six ans que j'ai renoncé au café, et je m'en trouve fort bien. — Cette boisson est à présent généralement recommandée par tous les médecins qui suivent la méthode homoeopathique. Aussi suis-je persuadé d'avance, que tout médecin sensé dans l'étranger, qui aura lu sans prévention l'Organon de l'art de guérir et le présent traité, et qui se sera persuadé des vérités qu'ils renferment, n'hésitera pas de suivre le même exemple.

Ne vaut-il pas mieux préserver les hommes contre les maladies par un régime raisonnable et conforme à la nature, que de combattre des maux existans avec des maux artificiels, sans faire tarir la source de ces premiers? — Il est vrai que le médecin trouve ici la résistance la plus vive du côté des malades mêmes. Nombre de personnes aiment mieux souffrir de temps en temps les tourmens des maladies et des remèdes violens, que de se priver pour toujours d'une jouissance favorite; car une patience passagère est plus facile à pratiquer qu'une résignation perpétuelle. Cependant le médecin doit ici être ferme et inexorable, et il ne manquera pas

d'atteindre son but, ou bien il perdra un malade absurde qui ne mérite pas ses soins.

Faisons du bien aux hommes, même au risque de leur déplaire. Qui combat pour une bonne cause, ne doit prendre à coeur que ses succès et mettre de côté tout intérêt personnel!

Dresde, ce 30 Avril, 1824.

LE TRADUCTEUR.

Traité sur les effets du café

Pour jouir d'une santé parfaite et d'une vie longue, l'homme ne doit faire usage que d'alimens purement nutritifs et libres de parties irritantes et médicinales; ses boissons ne doivent être de même que humectantes ou humectantes et nutritives à la fois, mais également exemptes des parties susdites, tel que l'eau de fontaine pure et le lait.

Quant aux assaisonnemens qui flattent le goût, il n'y a que le sel commun, le sucre et le vinaigre, tous trois employés en portions petites ou modérées, qui aient été reconnus comme innocens et convenables au corps de l'homme. Tous les autres ingrédiens que nous nommons épices, ainsi que toutes les boissons réduites en esprits ou semblables à l'esprit de vin, approchent plus ou moins de la nature des médicamens. A mesure qu'ils ont plus de ressemblance avec ces derniers et qu'ils sont introduits plus fréquemment et plus copieusement dans notre corps, ils deviennent d'autant plus équivoques

et d'autant plus nuisibles à notre santé et contraires à la longévité.

Il est sur-tout dangereux de faire un usage diététique et fréquent de substances purement médicinales et douées d'une grande force.

Le vin était la seule boisson purement médicinale chez les anciens; mais les Grecs et les Romains, plus sages que nous, ne le prenaient jamais sans y avoir auparavant mêlé copieusement de l'eau. — Les temps modernes ont introduit l'usage de bien d'autres boissons et jouissances médicinales; comme le tabac à fumer et en poudre, l'eau de vie, plusieurs sortes de bières irritantes, le thé et le café [1]).

Les denrées médicinales sont des substances qui ne nourrissent pas notre corps, mais qui altèrent son état de santé; or toute semblable altération est un état contraire à la nature, c. à d. une espèce de maladie [2]). — Le café

1) Le chocolat est au nombre des alimens nourrissans, à moins qu'il ne soit surchargé de beaucoup d'épices; car alors il devient dangereux et même très-nuisible.

Je passe sous silence l'avalage de l'opium, si commun dans l'Orient, la mastication du chanvre et du tabac, etc.

2) Les mêmes substances que l'on nomme médicamens, et qui d'un côté exercent une puissance morbifique sur l'organisme sain, ont de l'autre côté la qualité d'anéantir l'état irrégulier et dangereux du corps, que nous nommons maladie, c. à d. de le transformer en état de santé. L'unique destination des médicamens consiste à remplir cette dernière tâche. Employés hors le cas de maladies, ce sont des choses tout-à-fait nuisibles pour la santé et opposées à un régime de vie naturel. Leur usage fréquent et diététique trouble l'accord harmonieux de nos organes, mine notre santé

café est une substance purement médicinale.

Tout médicament, donné en forte dose, fait une impression désagréable sur la sensibilité de l'homme sain. Personne n'a fumé du tabac pour la première fois de sa vie sans éprouver du dégoût; aucun homme bien portant n'a aussi certainement pris pour la première fois avec plaisir du café pur et non sucré. C'est la nature elle-même qui nous avertit par là de la première violation des lois de la santé; c'est elle-même qui nous exhorte à ne pas mépriser légèrement l'instinct conservateur de la vie.

En continuant l'usage de ces denrées médicinales (usage auquel nous sommes entraînés par la mode et la force de l'exemple), l'habitude dissipe peu à peu les sensations désagréables qu'elles faisaient d'abord sur nous. Ces choses finissent même par plaire, c. à d. le dégoût qu'elles nous causaient lors du premier usage, n'est plus si frappant dans la continuation, et au contraire les effets agréables qu'elles opèrent en apparence sur nos organes, deviennent insensiblement des besoins. L'homme vulgaire croit trouver le bonheur aussi dans des besoins artificiels, et attache peu à peu à leur satisfaction l'idée d'un plaisir sensuel.

Etant une fois devenus malades d'une certaine façon par l'usage continuel de ces denrées médicinales, il se peut aussi que notre instinct les demande comme des palliatifs, pour soulager au moins momentanément les maux, qu'elles produisent

---

et abrège la vie. Un médicament salutaire pour des hommes sains, est une assertion contradictoire en elle-même.

elles-mêmes de temps en temps. Pour mieux comprendre ceci, je prie mes lecteurs de faire attention aux remarques suivantes.

Tout médicament produit deux états tout-à-fait opposés dans le corps de l'homme: l'effet primitif qui se manifeste au commencement de l'activité du remède, et l'effet secondaire qui ne paraît qu'après plusieurs heures, quand l'effet primitif a cessé [1]). La plupart des médicamens causent des sensations désagréables et douloureuses à un corps sain, tant dans leur effet primitif que dans leur effet secondaire; l'un et l'autre occasionnent des troubles dans l'organisme, quoique d'une manière différente, et même un usage continué de ces choses ne produira jamais des effets agréables sur un homme bien portant. Ce ne sont que le peu de substances médicinales, choisies par un monde raffiné et cupide de plaisirs comme objets diététiques [2]), qui, quant à leurs effets primitifs, fassent exception à la susdite règle. Elles ont la qualité remarquable de produire alors une espèce d'augmentation artificielle de l'état de santé ordinaire, et de n'exciter presque rien que des sensations agréables, tandis que les suites désagréables de l'effet secondaire demeurent pendant quelque temps insignifiantes, supposé toutefois que la personne en question fasse un usage modéré des

1) P. e. la poudre de *jalap* purgera aujourd'hui, mais demain et après-demain il s'ensuivra une constipation.

2) P. e. le vin, l'eau de vie, le tabac, le thé, le café etc.

substances susdites, qu'elle jouisse d'une assez bonne santé et qu'elle mène sous d'autres rapports un genre de vie conforme à la nature [1]).

Dans cette petite classe de denrées médicinales, forcément reçues au nombre de nos jouissances diététiques, se trouve aussi le café, dont les effets tant agréables que désagréables sont encore assez inconnus.

L'usage désordonné de cette boisson presque à toutes les heures du jour, la différence dans sa qualité et sa quantité, enfin son usage général parmi des personnes de toutes les classes de la société, de tous les âges et des constitutions les plus variées, rend fort difficile à l'observateur la faculté d'abstraire les véritables effets du café de ce chaos de phénomènes, et d'en déduire des résultats purs et certains. Il en est comme d'une écriture attachée à une cible qui tourne avec rapidité; quelques distincts que soient les caractères et les mots en eux-mêmes, tout se confond et devient illisible même aux meilleurs yeux.

Ce n'est que par des observations continues, exactes, sincères et aussi éloignées que possible de toute illusion, ce n'est qu'en ramenant soigneusement les phénomènes à leurs causes, que l'on parvient à reconnaître la nature de la plus importante de toutes les boissons, de celle du café.

L'effet primitif du café consiste en général dans une augmentation plus ou moins

1) *Note du traducteur. Car dans le cas opposé les effets nuisibles sont bien plus marquans et se manifestent après un très-court intervalle.*

agréable de l'activité vitale; les fonctions animales, naturelles et vitales (comme on les nomme), se trouvent durant les premières heures dans un état de perfection artificielle. Mais l'effet secondaire, qui ne se manifeste qu'insensiblement après plusieurs heures, produit justement le contraire de tout ceci, c. à d. un sentiment désagréable de notre existence, une activité déprimée, une espèce de paralysie des fonctions animales, naturelles et vitales [1]).

Si quelqu'un qui n'est pas accoutumé au café en a pris une portion modérée, ou si quelqu'un qui est accoutumé à cette boisson en a pris une portion immodérée [2]), il éprouvera durant les premières heures un sentiment plus vif de son

---

1) „Quand je m'éveille le matin, écrivait une buveuse de café accomplie et de haut parage, je ne pense et je n'agis pas plus qu'une huître."

2) Les termes modéré et immodéré sont relatifs et doivent être entendus d'après les rapports individuels; car il est impossible de fixer ici des quantités ou des nombres définis. Un Prince élevé dans le luxe, le Duc C. de C., mort à présent, avait besoin pour sa portion quotidienne d'une infusion de 14 *loth* (†) de graines de café grillé, tandis que l'on trouve d'autres personnes qu'une infusion de la quatrième partie d'un *loth* affecte déjà fortement. Chacun doit ici appliquer la mesure qui convient en particulier à son corps, car l'un supporte plus que l'autre. Je remarque encore, que tous les symptômes de l'effet primitif du café ne se montrent pas simultanément et que leur totalité ne se manifeste non plus dans chaque individu. Tel éprouvera une certaine partie de ces symptômes, un autre quelque autre partie. L'un nous en fera peut-être remarquer une grande quantité, tandis que l'autre n'en offrira qu'un petit nombre.

(†) *Note du traducteur. Le loth est une espèce de poids d'Allemagne qui désigne la trente-deuxième partie d'une livre.*

existence; le pouls est plus élevé et plus fréquent, mais aussi plus mou. Il lui vient aux joues une rougeur circonscrite qui ne se perd pas insensiblement dans les parties adjacentes, mais qui se présente séparément comme une tache rouge. Le front et les paumes deviennent moites; il se sent plus de chaleur qu'auparavant, et cette sensation lui cause une inquiétude agréable. Le coeur s'agite dans une palpitation voluptueuse, comme cela arrive à l'occasion d'une grande joie; les veines aux mains se gonflent. En le touchant à l'extérieur, on remarque aussi une chaleur plus que naturelle; cependant cette chaleur ne devient jamais ardente, même après une grande portion de café, mais elle passe plutôt en sueur générale.

La présence d'esprit, l'attention, la sympathie sont plus éveilleés que dans l'état régulier et naturel du corps. Il semble à la personne en question que tous les objets qui l'entourent, ont reçu une apparence séduisante; tout se couvre d'un vernis gai et brille d'un lustre infiniment agréable, sur-tout si la portion de café a été plus forte qu'à l'ordinaire [1]).

1) Cependant, si la portion était excessivement forte, et que le corps fut singulièrement irritable et entièrement inaccoutumé au café, il en provient un mal de tête unilatéral qui descend de la partie supérieure de l'os pariétal jusque dans le creux du cerveau. Aussi les méninges de ce côté sont alors d'une sensibilité douloureuse. Les mains et les pieds deviennent froids, et une sueur froide sort du front et des paumes. L'humeur de la personne en question passe à un état d'hyperestésie; elle se fâche et se dépite; personne ne saurait la contenter. Elle est craintive et tremble continuellement; elle est inquiète, pleure presque sans aucun sujet, ou sourit presque involontairement. Après quelques heures elle tombe dans un léger

Durant les premières heures vous voyez sur les lèvres du buveur de café le contentement de lui-même et de tout ce qui l'entoure; et voilà justement ce qui éleva le café au rang d'une boisson sociale. Tout sentiment agréable que l'on se communique, est monté rapidement au degré de l'enthousiasme (quoique pour peu de temps). Tous les souvenirs fâcheux sont effacés de la mémoire; toutes les sensations désagréables se taisent durant cette espèce de fièvre enchanteresse.

L'homme dans l'état sain et régulier doit éprouver alternativement des sensations agréables et désagréables; ainsi le demande la sage organisation de notre nature. Mais durant l'effet primitif de cette boisson médicinale tout n'est que jouissance, et même les fonctions corporelles qui dans l'état naturel de la santé sont jointes à des sensations rudes et presque douloureuses, s'opèrent à présent avec une facilité étonnante et même avec une espèce de plaisir.

Quiconque ne vit plus dans la simplicité primitive de la nature, éprouvera bien, durant les premiers momens ou durant les premiers quart d'heures après le réveil (sur-tout quand il a eu lieu plutôt qu'à l'ordinaire), une certaine pésanteur du corps et de l'esprit; le sentiment de l'existence sera moins vif, la tête prise, les membres un peu lourds et moins agiles qu'à l'ordinaire; les mouvemens rapides coûteront des efforts et la pensée sera lente. — Mais voilà que le café chasse presque à

---

sommeil et par intervalles se réveille en sursaut. J'ai observé deux fois cet état rare et singulier.

l'instant cette désagréable sensation naturelle, ce mal-aise du corps et de l'esprit; nous revivons subitement.

La nature veut encore, qu'ayant fini notre tâche journalière, nous soyons fatigués; une sensation désagréable de langueur dans nos forces corporelles et intellectuelles nous rend alors moroses et nous oblige de nous abandonner au repos et au sommeil nécessaires. — Mais prenons du café, et cet état de morosité et d'inertie, cette lassitude désagréable du corps et de l'esprit disparaîtront soudainement; une vivacité artificielle succédera à l'envie de dormir et nous veillons en dépit de la nature.

Pour vivre nous avons besoin de nourriture, et la nature nous oblige de la chercher par la faim, sensation rongeante dans l'estomac, jointe à un désir tourmentant d'alimens, à une humeur querelleuse, à un affaissement etc. — De même la soif, institution également sage de la nature, est une sensation très-incommode; car outre le désir languissant de liquides, dont notre corps a besoin pour réparer ses pertes, nous éprouvons encore une sécheresse cuisante dans le gosier et dans la bouche, une chaleur sèche du corps entier qui gène un peu la respiration, une certaine inquiétude etc. etc.

Nous prenons du café — et nous ne sentons plus rien des sensations pénibles de la faim et de la soif. Les véritables buveurs de café ignorent presque ce que c'est qu'un appétit et une soif naturelles; c'est sur-tout le cas des femmes qui ne prennent pas d'exercice en plein air, ce qui les prive d'un avantage qui anéantit au

moins de temps en temps les suites fâcheuses de cette boisson. Le corps est donc frustré par une sorte d'illusion de sa nourriture et de sa boisson, et les vaisseaux cutanés sont en même temps forcés d'une manière contraire à la nature, d'absorber de l'air autant d'humidité qu'il en faut absolument à l'organisme pour son existence. De là vient, que les buveurs de café de profession rendent bien plus de liquide par les urines qu'ils n'en ont effectivement avalé. — C'est ainsi qu'on refuse au corps la satisfaction de ses premiers besoins; c'est ainsi que, grâce à la boisson divine, on approche insensiblement de l'état des esprits bienheureux; quel beau commencement de transfiguration dans ce bas monde!

Le conservateur suprême de nos jours voulut aussi qu'après nous être rassasiés de nourriture, nous fissions une petite interruption à nos affaires et que nous donnassions un peu de repos à notre corps et à notre esprit, afin que l'importante fonction de la digestion puisse commencer tranquillement. Les sensations désagréables que nous éprouvons en faisant le contraire, doivent nous engager à ne pas violer la dite loi. Voulant faire immédiatement après le repas des efforts physiques, une certaine paresse du corps et de l'esprit, un resserrement qui se fait dans le voisinage de l'estomac, une espèce de compression désagréable, de plénitude et de tension dans le bas-ventre etc. etc., nous rappellent qu'il est temps de goûter le repos. De même si nous voulons alors faire des efforts de pensée, il s'ensuit aussitôt un appé-

santissement des forces intellectuelles, la tête est prise, les membres sont froids, tandis que le visage est chaud, et la compression désagréable de l'estomac jointe à une tension incommode du bas-ventre augmente encore. Car il n'est que trop vrai, que les efforts de l'esprit qui se font lors du commencement de la digestion, sont encore plus contraires à la nature et plus pernicieux que les travaux du corps.

Mais le café bannit rapidement cette lassitude du corps et de l'esprit, ainsi que cette sensation incommode dans le bas-ventre. Voilà pourquoi les sybarites raffinés prennent cette boisson immédiatement après le repas, et ils jouissent pleinement de son susdit effet. Ils reprennent leur bonne humeur et se sentent aussi légers, que si leur estomac ne contenait que peu de chose ou rien du tout.

La nature veut aussi que l'évacuation des excrémens se fasse avec un certain effort, et elle nous y oblige par des angoisses et des besoins très-incommodes qui suppriment tout sentiment agréable de la vie jusqu'à ce que la fonction nécessaire soit en train. — Mais l'esprit raffineur de notre siècle a pourvu encore à cet inconvénient et a tâché d'éluder aussi cette loi naturelle. C'est le café qui accélère et seconde d'une manière artificielle le travail de la digestion, qui, d'après l'ordre ordinaire des choses, ne se ferait que dans un espace de plusieurs heures. Car les boyaux étant excités, par l'effet primitif de cette boisson, à un mouvement péristaltique plus rapide, ils conduisent leur contenu plus

promptement vers l'anus. Mais les alimens ne pouvant être suffisamment digérés en si peu de temps, et le chyle ne pouvant donc être ni assez modifié dans l'estomac, ni assez absorbé par les vaisseaux absorbans du canal intestinal, la masse amollie passe par les boyaux sans que le corps en reçoive la moitié des parties nourrissantes, et arrive encore à demi fluide à l'orifice. O l'excellent digestif, o l'admirable manière de corriger la nature! — Le café par son effet primitif excite aussi l'anus à s'ouvrir et à se resserrer plus rapidement lors de l'évacuation, de façon que celle-ci se fait presque sans aucun effort et plus fréquemment que chez des personnes qui ne prennent point de cette boisson.

C'est ainsi que le café diminue et anéantit presque les sensations désagréables analogues à la sage organisation de notre corps, sans qu'on s'apperçoive, sans qu'on soupçonne même les tristes suites qui en résultent.

L'effet primitif de cette boisson irrite aussi, plus que tout autre moyen artificiel, l'instinct sexuel que le raffinement de nos temps a mis au rang des principales jouissances. A la moindre occasion se présentent aussitôt des images voluptueuses; les parties génitales sont excitées en peu de momens jusqu'à l'érection, et l'effusion du sperme est presque irrésistible. Le café éveille l'instinct sexuel dix ou quinze ans trop tôt, à l'âge de l'impuberté et de la plus tendre jeunesse des deux sexes, raffinement [1]) qui hâte le temps de

1) „Des plaisirs, des plaisirs!" C'est ainsi que s'é-

l'impuissance, et qui exerce l'influence la plus évidente sur les moeurs et la mortalité.

Les effets du café dont j'ai parlé jusqu'à présent, se montrent encore sous un jour bien plus frappant chez des personnes d'un tempérament extrêmement irritable, ou qui ont déjà été énervées par le fréquent usage du café et par une vie sédentaire. L'homme simple et droit, en considérant l'état moral et physique de ces personnes, y reconnaît partout l'opposé de la nature, et le timbre d'une excitation irrégulière. Il remarque alors une sentimentalité ou une gaieté exagérée qui dépasse beaucoup la nature de son objet; des tendresses presque convulsives ou une tristesse extrême; ou bien des saillies qui franchissent les limites de la raison et des contorsions des muscles du visage qui dégénèrent en véritable carricature, au lieu d'un léger sourire, d'une petite ironie, d'une affliction ou compassion modérée. Même les muscles du reste du corps montrent alors une mobilité extraordinaire et contraire à la nature; tout est en vie et en activité durant les premières heures de l'effet d'un café fort, ou, pour me servir de l'expression coutumière, d'un bon café. Les idées et les images les plus variées viennent se présenter en foule et se succèdent rapidement devant le siège de la pensée et de la sen-

---

crient les hommes de nos jours. Ils veulent jouir de la vie promptement et sans interruption, fusse même aux dépens de tous les autres intérêts! Or, ils remplissent assez bien leur but au moyen de cette boisson merveilleuse qui ranime et détruit en même temps les forces vitales.

sibilité. C'est une vie artificiellement doublée, artificiellement exaltée!

L'homme dans l'état naturel a besoin de quelques efforts pour se ressouvenir de choses passées depuis longtemps; mais immédiatement après le café, le magasin de la mémoire vient se répandre pour ainsi dire sur la langue — et le babil imprudent et la divulgation des secrets les plus importans n'en sont que trop souvent les suites.

La mesure et les justes bornes sont partout excédées. Le sérieux réfléchi de nos ancêtres, la solidité des jugemens, la fermeté dans la volonté et dans les résolutions, la persévérance du corps en exécutant ses mouvemens non-rapides mais énergiques, toutes ces qualités qui distinguaient jadis le caractère national des Allemands, s'évanouissent devant cette boisson médicinale! Et qu'est-ce qui les remplace? Des épanchemens de coeur imprudens, des résolutions et des jugemens précipités et malfondés, la légèreté, la loquacité et la vacillation, enfin une mobilité fugitive et non-énergique des muscles et une contenance théatrale [1]).

---

1) Qui sait quel énervation diététique en fut la cause, que les prodiges des vertus heroïques du patriotisme, de l'amour filiale, de la fidélité inviolable, de l'intégrité inébranlable et du zèle pour le devoir, attributs connus de notre antiquité, se rétrécirent presque tous de nos jours en un petit égoïsme. Il est vrai que l'on ne voit non plus de ces crimes héroïques, témoins de la vigueur du corps et de l'esprit, tels qu'ils se commettaient dans le moyen âge et dans l'antiquité plus réculée; mais en échange nous nous trouvons entourés par des myriades d'individus, faisant profession de fines intrigues, de tromperies bien cachées et de supercheries de toute espèce qui menacent l'honnête homme à chaque pas! Lequel des deux vaut donc mieux:

Je le sais bien que pour abonder en imaginations luxurieuses, pour composer des romans lubriques et pour faire des poésies légères, badines et piquantes, l'Allemand doit boire du café. Le danseur de ballet, l'improvisateur, le jongleur, le bateleur, l'escroc et le banquier au jeu de Pharaon, ainsi que le virtuose-musicien moderne avec sa vîtesse extravagante, et le médecin à la mode partout-présent, qui veut faire quatre-vingt-dix visites de malades en une seule matinée, — tout ce monde-là a nécessairement besoin du café. Abandonnons à ces gens leur excitatif contraire à la nature avec toutes les suites fâcheuses qui en résultent pour leur propre santé et pour le bien d'autrui!

Mais voilà ce qui est certain, c'est que le sybarite le plus raffiné et le dissipateur de la vie le plus consommé, afin de changer pour quelques heures toutes nos sensations ordinaires en sensations agréables, n'auraient pu trouver aucun médicament diététique au monde plus propre que le café [1]). Qu'est-ce qui pourrait comme lui répandre sur notre humeur une joie sereine et même pétulante, faire jaillir de notre esprit des saillies et enflammer notre imagination d'un feu excédant notre tempérament? Qu'est-ce qui pourrait ainsi accélérer le mouvement de nos muscles jusqu'au point du tremblement, doubler la marche lente de nos organes digestifs et sécrétoires, et maintenir dans une excitation presque

---

Une seule bombe, ou un million de chausse-trapes invisibles?

1) Et sous quelques rapports le thé.

involontaire l'instinct sexuel! Qu'est-ce qui pourrait enfin bannir comme lui les tourmens de la faim et de la soif, éloigner le sommeil des membres fatigués, et produire un état de veille artificiel, tandis que toute la création de notre hémisphère goûte les douceurs du repos à l'ombre paisible de la nuit!

C'est ainsi que nous maîtrisons les sages institutions de la nature, mais à notre grand détriment.

L'effet primitif du café étant passé après quelques heures, il succède insensiblement un état opposé, l'effet secondaire. Plus celui-là a été marquant et agréable, plus celui-ci est sensible et désagréable.

Je remarquerai cependant d'avance que les suites nuisibles de cette boisson médicinale ne sont pas les mêmes pour chaque individu.

Nos corps ont une organisation si excellente que quelques fautes contre le régime deviennent presque imperceptibles, si nous menons du reste une vie conforme à la nature. C'est ainsi p. ex. que le paysan et le journalier en Allemagne prennent presque tous les matins de l'eau de vie, boisson très-nuisible en elle-même; mais s'ils la prennent en petite portion, ils atteignent néanmoins souvent un âge fort avancé. Leur santé en souffre peu, car leur bonne constitution et le genre de vie sain qu'ils mènent du reste, surmontent tellement les effets nuisibles de ce breuvage, qu'ils n'en ressentent presque aucun mal.

Si le père d'une pauvre famille de journaliers

ou de paysans prend au lieu d'eau de vie quelques tasses de café faible, il en arrivera de même. La vigueur de son corps, l'exercice violent qu'il donne à ses membres, et l'air libre qu'il respire chaque jour en abondance, tout cela éloigne les suites fâcheuses du breuvage en question, et sa santé n'en souffre que peu ou point du tout.

Mais les effets nuisibles du café deviennent bien plus évidens chez des personnes qui ne jouissent pas de l'avantage des circonstances favorables susdites.

Il est bien vrai, que des hommes passant leur vie à des occupations casanières, et même des hommes d'une complexion faible, fixés pour la plupart à leur chambre par des travaux sédentaires, jouissent d'une espèce de santé, pourvu qu'ils observent du reste un régime convenable à leur situation. Ce régime exige, qu'on ne prenne que des alimens simples, faciles à digérer, purement nutritifs, doux et peu assaisonnés, ainsi que des boissons pareillement innocentes; qu'on mette beaucoup de sobriété dans les dites jouissances; qu'on renouvelle fréquemment l'air des appartemens, enfin qu'on modère avec sagesse toute sorte de passion. A ces conditions les femmes qui ne prennent pas un fort exercice, et même des prisonniers, peuvent aussi jouir d'une espèce de santé, qui, quoique facile à troubler par des accidens extérieurs, amène pourtant un degré de bien-être relatif. C'est sur de telles personnes que les effets de toute substance morbifique, c. à d. de

tout médicament, seront bien plus marquans et plus forts, que sur des hommes robustes et accoutumés au travail en plein air, qui peuvent supporter des choses assez nuisibles sans en éprouver un dommage considérable.

Ces faibles casaniers qui se trouvent à un degré de santé si inférieur, ne goûtent, pour ainsi dire, que la moitié de la vie. Leurs sensations, leurs fonctions vitales, leur activité, tout cela n'a pas la véritable énergie. Il n'est donc pas étonnant, qu'ils prennent avidement une boisson telle que le café, qui exalte si puissamment pour quelques heures le sentiment de leur existence; quant aux suites fâcheuses et à l'effet secondaire, ils ne s'en embarassent guère.

Cet effet secondaire est semblable à l'état de mal-aise dans lequel ils se trouvaient avant de prendre le café, mais il est un peu plus fort.

L'effet primitif de cette boisson médicinale, c. à d. l'ensemble de cette activité vitale exaltée et artificielle, ayant disparu après quelques heures, il succède insensiblement un envie de dormir joint à des bâillemens et une plus grande inactivité que celle de l'état ordinaire; les mouvemens du corps deviennent plus difficiles, et la sérénité extrême qui régnait dans l'esprit durant les dernières heures, passe à présent à une humeur sombre et abattue. Au lieu que durant les premières heures après le café, la digestion et la sécrétion des alimens avaient été artificiellement accélérées, il s'ensuit à présent des flatuosités douloureuses et une sécrétion plus lente et plus difficile

ficile que dans l'état précédent. Si l'effet primitif du café avait pénétré les personnes en question d'une chaleur agréable, ce feu artificiel s'éteint alors insensiblement; ils deviennent frileux et ont les pieds et les mains froides. Tous les objets du dehors leur paraissent moins agréables qu'auparavant. Le désir sexuel, excité durant les premières heures, en devient alors d'autant plus faible et plus lâche. La mauvaise humeur augmente, et ils se fâchent plus facilement. L'appétit naturel se trouve remplacé par une espèce de boulimie bientôt satisfaite, et cependant les alimens et les boissons leur chargent davantage l'estomac et la tête. Ils ont plus de peine à récouvrer le sommeil, qui est plus faible, et en se réveillant ils se trouvent plus assoupis, plus chagrins et plus mélancoliques que d'ordinaire, lorsqu'ils ne connaissaient pas encore le café.

Mais ils réitèrent l'usage de ce palliatif nuisible, et voilà qu'il dissipe tous les maux dont je viens de parler! Une nouvelle vie artificielle recommence, avec la seule différence, que cette période heureuse est cette fois-ci un peu plus courte que la première. La réitération du café doit donc se faire toujours plus fréquemment, ou il faut le préparer toujours plus fort, s'il doit derechef exciter les esprits vitaux pour quelques heures

C'est ainsi que les corps des habitans des chambres dégénèrent toujours davantage. Les maux, causés par l'effet secondaire du café, s'aggrandissent et poussent des racines si profondes, que même des répétitions plus fréquentes et plus

fortes de ce palliatif ne sauraient plus les dissiper, pas même pour quelques heures.

La peau devient alors plus sensible au froid et en général aux influences du grand air, ne fût-il même pas froid; la digestion devient plus pénible, les évacuations tardent souvent de plusieurs jours; les vents causent des angoisses et quantité de sensations douloureuses. La constipation du ventre alterne seulement avec des diarrhées et non pas avec des selles naturelles. Le sommeil ne vient qu'avec peine, et ressemble plutôt à un léger assoupissement qui ne réstaure point. Lors du réveil les personnes en question ont la tête très-entreprise, l'imagination assoupie et la mémoire lente; le mouvement des membres est fort gêné et leur coeur est rempli d'une tristesse accablante, qui rembrunit l'aspect de la belle nature qui les entoure. Les belles émotions, tel que l'amour de l'humanité, la reconnaissance, la pitié, l'héroïsme, la force et la noblesse de l'âme ainsi que la sérénité et la gaieté de l'esprit, se métamorphosent en timidité, en indifférence, en dureté apathique, en variabilité et en morosité.

L'usage du café est continué. Des affectations sentimentales alternent toujours davantage avec de l'insensibilité, des résolutions précipitées avec de l'irrésolution, des emportemens de colère avec une lâche condescendance, des grimaces d'amitié avec de la jalousie et des malices cachées, des exaltations passagères avec de la tristesse, des ricaneries avec des mines pleureuses, — en un mot les caprices succèdent aux caprices, et attestent les vacillations continuelles du corps et de l'esprit

entre un état d'irritation et un état de relâchement.

Il me serait difficile de décrire tous les maux qui rampent parmi le genre des buveurs de café, soit sous le nom de faiblesses, soit sous celui de maux de nerfs et de maladies chroniques, maux qui énervent l'humanité et la font dégénérer de corps et d'esprit.

Que l'on se garde cependant de croire, que tout amateur du café soit affecté au même degré de chacun des effets nuisibles dont je viens de parler. Non sans doute, l'un souffrira davantage de tel symptôme de l'effet secondaire de cette boisson, l'autre se ressentira davantage de tel autre. Mon tableau embrasse tout le genre des buveurs de café; je rassemble ici dans un seul cadre tous les maux qui dérivent de cette source, et qui sont parvenus successivement à ma connaissance.

La sensation agréable, mais palliative, que le café répand pour quelques heures jusque dans les fibres les plus fines, cause ensuite comme effet secondaire une inclination extrême à des sensations douloureuses, inclination qui augmente à mesure que le café a été pris plus longtemps, plus fréquemment, en plus forte qualité ou en plus grande quantité. Déjà de petites occasions (qui ne font presque pas la moindre impression sur des hommes sains et non-habitués au café) causent à la buveuse de café une migraine; souvent aussi des maux de dents, parfois insupportables, et sur-tout nocturnes, accompagnés de rougeur au visage et produisant enfin des enflures

aux joues; souvent aussi des tiraillemens et des tranchées dans différentes parties du corps, tantôt d'un seul côté du visage, tantôt dans tel ou tel membre [1]). Le corps devient très-incliné à l'érysipèle, soit qu'il se manifeste aux cuisses, (ce qui cause souvent des ulcères chroniques aux jambes), soit qu'il ait lieu aux mammelles, (ce qui arrive parfois lors de l'allaitement des enfans), soit enfin qu'il se montre sur l'un des côtés du visage. Des angoisses et la chaleur volante, sont leurs maux quotidiens, et le mal de tête unilatéral et nerveux leur appartient de préférence [2]).

---

1) Ce tiraillement dans les membres, excité par l'usage continuel du café, ne se fait pas sentir dans les articulations mêmes, mais d'une articulation à l'autre. La douleur paraît plutôt être dans les chairs ou dans la membrane cellulaire, que dans les os; les parties en question n'en sont pas enflées ou autrement altérées à l'extérieur, et n'éprouvent presque pas de douleur quand on les touche. Les nosologies ne connaissent pas cette affection singulière.

2) Il ne faut pas confondre ici la migraine que j'ai nommée auparavant; celle-ci ne vient qu'à de certaines occasions, p. e. après avoir eu du chagrin, ou bien après s'être surchargé l'estomac, ou après un refroidissement, et paraît pour l'ordinaire subitement et à des heures quelconques. Mais le mal de tête unilatéral et nerveux, dont je parle à présent vient le matin bientôt après le réveil ou au réveil même, et augmente insensiblement. La douleur est presque insupportable et souvent brûlante; les épidermes sont extrêmement sensibles et font mal au moindre toucher. En général l'esprit et le corps de ces personnes se trouvent alors dans un état d'irritabilité excessive. Ayant l'air faible et abattu, elles fuient la société et même la clarté du jour et vont chercher un endroit solitaire et obscur, où elles se livrent à une espèce d'assoupissement éveillé, ayant les yeux fermés et se tenant immobiles sur une couche obliquement élevée ou dans un fauteuil. Chaque mouvement, chaque bruit augmente leurs souf-

De petites infractions au régime ainsi que des passions fâcheuses leur causent des souffrances douloureuses de poitrine, d'estomac et du bas-ventre, connues sous la fausse dénomination de crampes. — Les menstrues ne viennent jamais sans douleurs et ne gardent plus leurs périodes régulières, ou bien elles rendent moins de sang qu'à l'ordinaire, et finalement une très-petite quantité; le sang même paraît aqueux ou glaireux; les fleurs blanches (pour l'ordinaire d'une nature âcre et piquante) continuent de couler presque d'une lune à l'autre, ou remplacent entièrement le flux de sang. — L'acte du coït cause parfois des douleurs. — Un teint terreux, jaunâtre ou très-pâle, des yeux languissans et cernés, des lèvres

---

frances; elles évitent de parler eux-mêmes et d'entendre parler les autres. Le corps, sans avoir des frissons, est pourtant plus froid qu'à l'ordinaire; sur-tout les mains et les pieds sont très-froids. Tout leur est odieux et principalement les alimens et les boissons, car des nausées continuelles les empêchent de prendre aucune chose. Si l'accès est bien fort, ces nausées causent des vomissemens de glaires, mais le mal de tête en est rarement soulagé. Le malade ne fait non plus ses évacuations. Ce mal de tête ne passe jamais avant le soir, et dans des cas bien opiniâtres je l'ai vu durer 36 heures, de façon qu'il ne passait que le lendemain au soir. Si les accès sont moins forts, le moteur primitif de ce mal, c. à d. le café fort, abrège sa durée d'une manière palliative; mais le corps en devient d'autant plus enclin à le reproduire après un plus court intervalle. Le temps de retour de ce mal est indéfini; ce sera peut-être en 15 jours, ou bien en 3 semaines, en 4 semaines etc. etc. Il paraît subitement sans aucune cause prochaine; même dans la nuit précédente le malade sent rarement les indices légers du mal de tête nerveux qui l'attend le lendemain matin. —

Jamais je n'ai observé cet état singulier que chez les véritables buveurs de café.

blêmes, une chair mollasse, des mammelles flasques et pendantes, sont les signes extérieurs de l'état misérable de l'organisme intérieur. Les menstrues tarissantes alternent parfois avec de fortes hémorragies de la matrice. — Les hommes souffrent de noeuds hémorrhoïdaux douloureux et de pollutions nocturnes. — La faculté génitale s'éteint insensiblement dans l'un et l'autre sexe. L'énergie naturelle qu'un couple sain exerce dans le coït, est reduite à un résultat futile. Les hommes deviennent impuissans, les femmes stériles ou incapables d'allaiter leurs enfans. — C'est derrière la table à café que se cache principalement le phantôme aux yeux creux, l'onanie, cette exécration de la nature! (Cependant la lecture de romans passionnés et lubriques, des mauvaises sociétés, des efforts excessifs de mémoire et l'inactivité d'une vie sédentaire dans l'air corrompu des chambres, contribuent aussi pour leur part à engendrer ce mal hideux).

L'effet secondaire du fréquent usage du café produisant dans le corps une disposition éminente à toutes sortes de sensations désagréables et aux douleurs les plus aigües, il sera facile de concevoir comment il est plus propre qu'aucune autre substance nuisible, à exciter une forte inclination à la carie. Aucune irrégularité de régime n'occasionne plus facilement et plus certainement la pourriture des dents, que la débauche du café. Le café, le chagrin et l'abus du mercure, sont les déstructeurs les plus prompts de cet ornement irréparable de la bouche, de cet organe absolument nécessaire d'un langage distinct et d'un

amalgame intime des alimens avec la salive. L'air renfermé des chambres et les réplétions nocturnes de l'estomac y contribuent encore. Mais le café seul est déjà capable de détruire nos dents en très peu de temps, ou du moins de les rendre noires et jaunes. Ce sont sur-tout les dents incisives qui en sont attaquées.

Si j'excepte le véritable spina-ventosa, presque aucune carie chez les enfans ne provient d'une autre cause que du café [1]), à moins qu'ils n'aient été maltraités par des cures mercurielles. Il engendre aussi chez eux parfois des ulcères profonds dans les chairs, qui ne percent que très-lentement et ont des ouvertures fort étroites.

En général le café exerce l'influence la plus pernicieuse sur les enfans, et d'autant plus qu'ils sont plus délicats. Quoiqu'il n'excite pas de son chef le véritable rachitis (maladie Anglaise, nouement des membres), il accélère pourtant ce mal conjointement avec ses causes productives particulières, c. à d. des nourritures végétales non-fermentées et de l'air de chambre renfermé et humide. Mais il engendre aussi tout seul chez des petits enfans qui jouissent d'ailleurs d'alimens sains et d'un air pur, une certaine étisie,

---

1) Cette carie, provenant du café, engendre des ulcères aux os, cachés sous des tumeurs cutanées élevées, dures et d'un rouge bleuâtre. De ces ulcères suinte une matière glaireuse, mêlée de quelques parties caseuses et n'ayant qu'une faible odeur. Les douleurs aux parties affectées sont piquantes. Le reste de l'état du corps offre une image pure de l'étisie produite par le café.

presque aussi funeste que le rachitis même. Les enfans sujets à la dite étisie ont le teint blême et la chair toute mollasse. Il se passe bien du temps avant qu'ils apprennent à marcher; leur démarche est chancelante, ils tombent facilement et veulent toujours être portés. Leur voix est bégayante. Ils demandent beaucoup et bien des choses, et mangent et boivent pourtant peu. La naïveté, la gaieté et l'enjouement qui forment l'aimable caractère de l'enfance, se trouvent remplacés par un lâche abattement. Rien ne fait du plaisir à ces petits malheureux, rien ne les satisfait; tout ce qu'ils font, ne dénote qu'une demi-vie; ils sont très-craintifs et s'effrayent facilement. Des diarrhées alternent avec des constipations. Leur respiration est râlante, sur-tout lors du sommeil, car leur poitrine est toujours remplie d'une glaire tenace, qui ne se détache par aucune toux; ils ont toujours la poitrine engagée, comme on a coutume de s'exprimer. La dentition s'opère difficilement et cause bien des souffrances, mêmes convulsives; néanmoins les dents sont imparfaites et tombent en pourriture avant que le temps de leur changement ne soit venu. Le soir, quelque temps avant le coucher ou lors du coucher même, ils reçoivent pour l'ordinaire de la rougeur et de la chaleur sur l'une des deux joues ou sur toutes les deux. Pendant la nuit ils ne dorment qu'à demi, s'agitent beaucoup et demandent souvent à boire; ils transpirent non-seulement au front mais aussi aux cheveux et sur-tout sur le derrière de la tête; ils pleurent aussi parfois durant le sommeil. Ce n'est qu'avec peine qu'ils surmon-

tent toutes les maladies, et leur convalescence est toujours imparfaite. — Souvent ils sont sujets à une inflammation chronique des yeux [1]), jointe à un singulier relâchement des paupières supérieures qui ne leur permet pas d'ouvrir les yeux, même quand la rougeur et la tumeur des paupières n'est que modique. Cette espèce d'ophtalmie dure parfois plusieurs années; les enfans qui en souffrent sont continuellement chagrins et pleureux; ils se couchent souvent sur le visage, ou bien ils se cachent dans l'obscurité et s'y tiennent aussi couchés ou assis dans une position courbée. La dite inflammation attaque sur-tout la cornée en la couvrant d'abord de veines rouges et enfin de taches foncées, ou en y faisant naître de petites vessies ou de petits ulcères qui entrent parfois profondément dans la cornée et menacent même de la perte de la vue.

Cette ophtalmie et ce râlement sur la poitrine, ainsi que d'autres des dites souffrances, affectent même des nourrissons qui ne prennent que le lait de la mère, lorsque celle-ci prend beaucoup de café et se tient renfermée dans l'air des chambres. — Quelle doit donc être la force de cette boisson médicinale, si le nourrisson même en doit déjà souffrir!

Après les enfans, le café, comme je l'ai dit, influe de la manière la plus nuisible sur les femmes et sur les gens de lettres, car les occupations des uns comme des autres les obligent à une

1) Il n'est pas rare qu'il paraisse simultanément un exanthème au visage.

vie sédentaire dans un air de chambre. Les artisans, dont le métier est sédentaire, se joignent à ces deux classes de personnes.

Il est certain, comme il a été dit plus haut, que beaucoup d'exercice et une activité énergique à l'air libre, sont les meilleurs moyens pour atténuer les effets nuisibles du café; cependant ils ne suffisent pas à la longue.

Quelques personnes aussi, comme poussées par l'instinct, trouvent une espèce d'antidote contre le café dans des boissons spiritueuses. On ne saurait non plus nier, que celles-ci produisent quelques effets réactifs. Cependant elles sont en elles-mêmes de nouveaux irritatifs, ne contenant nul suc nourricier, ou en d'autres termes: ce sont aussi des substances médicinales qui, étant prises chaque jour, causent des inconvéniens d'un autre genre, sans pouvoir annuller les qualités nuisibles du café. On ne gagne donc par là que de nouvelles jouissances artificielles qui abrègent de même la vie et qui ont également pour suites des souffrances, quoique d'une nature différente et encore plus compliquée.

Le moyen principal de guérir des souffrances causées par le café, c'est de s'en déshabituer [1]); l'exercice que l'on donne au corps

---

1) Il n'est pas si facile d'abolir une forte habitude du café, sur-tout chez des personnes délicates. Voici le procédé que j'observe à cet égard. —

Je tâche d'abord de persuader mes malades de la nécessité urgente de se défaire de la coutume en question. Or, des vérités qui se fondent sur des expériences évidentes, man-

en plein air, achève le reste. Mais si le corps et l'esprit se trouvent dans une trop grande décrépitude, il faudra recourir à certains médicamens salutaires qui existent pour de pareils cas, mais que

---

quent rarement le but de la conviction, sur-tout quand elles sortent de la bouche d'un médecin bienveillant, certain de sa bonne cause et pénétré de la réalité de ses assertions. Rien n'empêchera qu'elles ne pénètrent dans l'esprit de l'auditeur; un intérêt privé du côté du convertisseur n'est pas imaginable; le pur gain n'est que du côté du converti.

Ce but étant véritablement atteint, (chose que le connaisseur des hommes verra bien à chaque mine du malade), on rabattra à la dite personne tous les trois ou quatre jours une tasse sur sa portion accoutumée, jusqu'à ce qu'elle n'en prenne plus qu'une seule pour son déjeûner, qu'on lui permettra de continuer encore pendant huit jours. Alors on lui fera quitter subitement même cette dernière tasse, ou bien on la lui fera prendre encore pendant une semaine alternativement d'un jour à l'autre, d'après que les circonstances l'exigeront.

Si l'on a à faire à des personnes sur lesquelles on peut se reposer, tout l'ouvrage sera fini en quatre semaines. Mais en cas que la faiblesse et la vacillation propres aux esclaves du café, s'opposent à l'exécution du projet en question, ou que la santé débile du malade fût trop sensible à une telle privation, on fera bien de substituer à chaque tasse de café rétranchée une tasse de thé, de façon qu'après huit jours il ne lui restera plus que le thé, boisson nuisible encore, mais pourtant moins nuisible. Or le thé n'étant point une habitude contractée depuis longtemps, le malade le quittera plus facilement, et il prendra à la fin au lieu de tout café et de thé, quelques tasses de lait chaud pour son déjeûner (†).

Pour anéantir efficacement les suites nuisibles du café et pour soutenir la constance de celui qui s'en prive, il est encore indispensable de fortifier son corps par des promenades quotidiennes au grand air, de lui égayer l'esprit par des amusemens innocens, et de restaurer ses forces par des alimens nourrisans et convenables.

Enfin, si tout ceci a été exécuté le mieux possible, le médecin ou quelque autre ami du malade fera néanmoins bien de s'informer de temps en temps de la réalité de sa conversion,

je ne nommerai pas ici, cet écrit n'étant pas destiné pour les médecins, mais pour les laïcs.

Convaincu par les résultats d'une longue expérience et par des observations de bien des années, je viens de dépeindre l'usage journalier du café comme très-nuisible et comme le plus sûr moyen de relâcher et d'atténuer notre énergie physique et morale. Cependant je lui ai donné le prédicat de boisson médicinale; ceci pourrait bien donner lieu à des objections. — „Les médicamens sont des choses salutaires!“ me dira-t-on. Oui, ils le sont, mais sous une condition indispensable, c. à d. qu'ils soient convenables au cas dont il s'agit. Or, nul médicament ne pouvant convenir à l'état de santé régulier et naturel, il est contraire à la raison et nuisible, qu'un homme qui se trouve dans cet état, choisisse pour sa boisson ordinaire une substance médicinale.

J'estime les vertus médicinales du café autant que celles de tout autre médicament, pourvu qu'il soit appliqué à propos. Rien de tout ce qui a été créé par la puissance divine, ne saurait être inutile; tous ses produits doivent contribuer au salut des hommes, sur-tout des produits très-efficaces tels que le café. Mais qu'on fasse bien attention aux observations suivantes.

---

et de relever son courage, si la force de l'exemple que donne la société, ébranle sa résolution.

(†) *Note du traducteur. Le chocolat exempt de tout mélange hétérogène, ou en d'autres mots: le cacao pur, est également admissible, comme on l'a vu ci-dessus. Voy. encore la préface.*

Tout médicament produit dans le corps de l'homme sain quelques changemens spécifiques, qui lui appartiennent proprement. Si l'on connaît ceux-ci, et si l'on emploie le médicament dans des cas de maladies qui ont une ressemblance presque parfaite avec les dits symptômes que le médicament est en état d'exciter de son chef dans un corps sain, il s'ensuivra une guérison radicale. Cette application des remèdes est l'application curative; et c'est la seule admissible dans les maladies chroniques et longues.

Je nomme cette force d'un médicament, de modifier d'une manière particulière l'état du corps de l'homme, l'effet primitif du remède. Cet effet primitif se trouve remplacé après quelques ou plusieurs heures par un état tout-à-fait opposé, qui domine le corps après que le premier effet du remède a cessé d'opérer. Cet autre état est nommé par moi l'effet secondaire du remède.

Or, si le médicament dont on se sert contre une maladie, excite dans son effet primitif des symptômes opposés à ceux du mal en question, la cure n'est que palliative. Il s'ensuit presque aussitôt un amendement, — mais quelques ou plusieurs heures étant écoulées, le mal revient et s'élève à un plus haut degré qu'il ne se trouvait avant l'usage du remède; car il est renforcé par l'effet secondaire du médicament qui lui ressemble. Cette méthode de guérir est donc bien absurde, si l'on veut l'appliquer à des maladies de longue durée.

Par exemple: Le suc de pavot en faisant son

effet primitif sur un corps sain, excite un sommeil engourdissant et accompagné de râlemens; mais son effet secondaire est l'insomnie. Or, si le médecin est assez insensé pour vouloir combattre une insomnie habituelle avec du suc de pavot, il procède d'une manière palliative. Un sommeil stupide, râlant et non-fortifiant suivra bientôt le dit remède, mais son effet secondaire sera l'insomnie et par conséquent un aggravement du mal existant. Après 24 heures le malade dormira encore moins qu'avant l'usage de l'opium, à moins qu'on ne lui en donne une dose réitérée et renforcée; mais l'effet secondaire de celle-ci aggravera encore davantage le mal en question et il ne s'ensuivra jamais une guérison.

De même le café n'opère que des soulagemens palliatifs et apparens, quand on l'applique comme remède d'après le principe de l'antithèse; par exemple: contre des constipations chroniques, provenant de l'inactivité du canal intestinal, ce qui est le cas ordinaire des personnes sédentaires. L'effet primitif du café est le contraire de cet état; or, étant employé pour la première fois ou rarement dans de pareils cas, il ne manquera pas d'opérer très-vîte une évacuation. Mais les jours suivans l'effet secondaire de cette boisson augmentera d'autant plus les obstructions. Si l'on voulait les bannir de nouveau d'une manière palliative avec du café, il en faudrait déjà faire prendre une portion plus grande ou plus forte. Cependant la constipation chronique n'en serait non plus guérie; car l'effet secondaire du café la fera repa-